

L'INFLUENCE DE MICHEL SERVET
SUR LE MOUVEMENT ANTITRINITARIEN
EN POLOGNE ET EN TRANSYLVANIE

par

Stanislas Kot

I

PIERRE DE GONIĄDZ, PREMIER APÔTRE DES IDÉES
DE SERVET

"Il y a trente ans à peu près – écrivait en 1565, André Frycz Modrzewski au roi de Pologne Sigismond-Auguste qui l'avait chargé de tenter d'aplanir le différend sur la Trinité – des hommes apparurent qui se mirent à détruire les convictions solidement établies; Servet passait pour être le premier d'entre eux. D'aucuns possédaient ses écrits, mais ne les lisaient que secrètement. Et parce que ceux-ci visaient à atteindre, pourrait-on dire, le sommet même de la religion, on les cachait et l'on interdisait de les faire connaître. Leur auteur, Servet qui saisissait toute occasion pour propager l'hérésie périt sur le bûcher, ce qui ne fit point perdre l'hérésie. De notre temps, elle pénétra en notre Pologne d'une manière incroyable"¹.

Comment cette pénétration s'est-elle effectuée?

Aucun Polonais, à notre connaissance, ne fut, en automne 1553, témoin de la tragédie de Genève. Mais à Bâle, où elle eut une profonde résonance chez un groupe de professeurs (Curione, Borrhaus, Amerbach, Castellion) un étudiant polonais, Michel Zaleski² la vécut douloureusement. Il était parent de Jean Lutomirski, celui même qui, trésorier du roi Sigismond-Auguste, avait obtenu son consentement à ce que l'ouvrage *De amplitudine regni Dei* de Celio Secundo Curione fût dédié au monarque et un don de cent ducats attribué pour les frais de l'impression. Lutomirski était partisan d'une profonde réforme de l'Eglise; son frère Stanislas abandonna une riche prébende et devint un des premiers dirigeants, très radicaux, du protestantisme polonais.

¹ *Sylvae Andreae Fricii Modrevii* (Rakow), 1590, p. 3.

² S. Kot, *Polen in Basel zur Zeit des Königs Sigismund August (1548-1572) und die Anfänge kritischen Denkens in Polen*, Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, 1942, vol. 41, traduit du texte polonais dans *Reforma w Polsce (La Réforme en Pologne)*, Varsovie, 1921, vol. I.



Matteo Gribaldi, professeur estimé de droit à Padoue, rentrant de la propriété de sa femme à Farges, se trouva à Genève lors du procès de Servet. Il ne fit point secret de son indignation en constatant que l'hérésie était punie de la peine de mort; il rendit visite à ses amis de Bâle. Dès son retour à Padoue, il se prononçait avec une conviction croissante pour l'enseignement de Servet. Après avoir acquis un exemplaire de *De Trinitatis erroribus*, il assurait que sans cette lecture il n'eût jamais connu le vrai Christ³. Dès lors, pendant ses séjours à Genève, en 1554 et en 1555, ne cessant de proclamer à haute voix ses opinions, il entra en conflit aigu avec Calvin.

A Padoue, un jeune lecteur de logique s'était lié avec Gribaldi et par lui eut connaissance de la doctrine de Servet. C'était Pierre de Goniądz, Polonais originaire de la Podlachie, région appartenant alors au Grand Duché de Lituanie, et pour cette raison appelé souvent "Lituanien"⁴. Au cours de son retour en Pologne, en 1555, il visita probablement les centres de l'opposition protestante en Suisse et s'y procura soit la transcription, soit des extraits des écrits de Servet. A la lecture de ceux-ci, il fut bouleversé par la découverte de la vérité. Aussitôt, entreprit-il de la proclamer ouvertement, obstinément, tant en parole que par des écrits. Sa profonde connaissance de la Bible, appuyée par des citations d'Irénée et de Tertullien, la vivacité et la précision de son raisonnement logique lui permettaient d'exercer une forte impression à Pinczow, dans le milieu du jeune mouvement protestant polonais qui venait seulement, par l'intermédiaire de François Lysmanini, de se mettre sous la protection spirituelle de Zurich et de Genève⁵.

Alexandre Vitrelinus, pasteur à Pinczow, adressa à Lysmanini, le 15 septembre 1555, une lettre où il faisait état des inquiétudes nées à la suite des griefs formulés contre la doctrine helvétique. Il demandait l'avis des théologiens suisses. "L'erreur de Servet et de son enseignement s'est emparé de certains" – ajoutait-il nettement.

On comprit en Suisse que c'était Gribaldi qui faisait répandre l'hé-

³ F. C. Church, *The Italian Reformers 1534-1564*, N. York, 1932, p. 206. – E. M. Wilbur, *A History of Unitarianism. Socinianism and its Antecedents*, Cambridge Mass., 1946, p. 214 et suiv.

⁴ J. Jasnowski, *Piotr z Goniądz (Pierre de Goniądz)*, *Revue historique*, Varsovie, 1935. – K. Gorski, *Studia nad dziejami polskiej literatury antytrinit. XVIw (Etudes de l'histoire de la littérature polonaise antitrinitaire du 16e s.)*, Cracovie, 1949, Acad. Pol. des Sciences, chap. II: Pierre de Goniądz, pp. 52-100.

⁵ Lettre de Lysmanini à Calvin, novembre 1556. *Opera Calvini*, XV, 869.



résie de Servet en Pologne. "Tu vois par les nouvelles de Pologne – écrit de Bèze à Bullinger – que Satan a déjà réuni ses troupes pour renouveler ses hérésies... C'est pourquoi les thèses que nous avait communiquées l'honorable François Lysmanini s'accordent tellement avec la profession de foi de Gribaldi, comme si elles en eussent été transcrites."

Conscients du danger, les théologiens lancent des avertissements en Pologne. Et Bullinger d'écrire à Alexandre Vitrelinus: "La doctrine de Servet l'Espagnol, nous la détestons à tous les égards; et nous ne doutons point que les partisans de Servet soient des ennemis du Fils de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, et de la vraie religion... Mon esprit tremble d'horreur au seul souvenir de ses hérésies et blasphèmes, et je suis convaincu que si Satan s'en revenait de l'enfer et s'il enseignait aux gens selon ses désirs, il aurait recours à nombre d'expressions de Servet... Nous estimons que ce fut justice de punir de mort cet intraitable blasphémateur qui raillait tous les principes... Nous recommandons de remettre sur la bonne voie tous ceux qui s'égarèrent et d'agir avec modération à l'égard de ceux qui se sont laissé séduire; mais quiconque veut renverser la religion et détruire l'Eglise qu'il soutienne le servetisme et l'implante dans le peuple; qu'il lâche la bride à ceux qui s'efforcent de répandre cette extrême impiété et qui à cette fin feignent tout pour se donner une base d'essence plus élevée"⁶.

Les théologiens de Lausanne, Viret, de Bèze et d'autres écrivent dans le même esprit en apportant des arguments contre Servet tirés "du livre que vient de publier notre frère le plus cher Jean Calvin". De même, de Strasbourg, Pierre Martyr mande: "De Servet l'Espagnol je ne dirai que ceci: c'était le vrai fils du diable, dont l'enseignement contagieux doit être partout exterminé; il ne sied pas de critiquer l'office qui le punit de mort car il n'avait montré aucun signe d'amélioration et ses blasphèmes devenaient insupportables".

Avant que ces lettres d'avertissement⁷ ne soient arrivées, il se produisit au synode de Secemin, le 22 janvier 1556, une explosion. Car Pierre de Goniądz avait réussi à se rendre en Lituanie, à y intéresser à

⁶ Lausanne, 1^{er} janvier 1556, *Opera Calvini*, XVI, 2-3.

⁷ Toutes ces lettres furent publiées sous le titre *Exemplum Literarum Ecclesiae Tigurinae ad Ecclesiam Polonicam*, Pinczow, 1559. Les passages ci-dessus cités figurent aux pages 13, 46, 66.



son argumentation le puissant protecteur de la Réforme, le palatin Nicolas Radziwill. Et c'est muni de sa lettre de recommandation qu'il se présenta devant le synode de la Petite-Pologne. Et voici comment l'écrivain bien pensant du synode, Jacob Sylvius décrit⁸ les conceptions du "nouveau arien et servetiste":

"Il soumit sa confession truffée de blasphèmes contre le Fils de Dieu et contre sa gloire. Le contenu en est le suivant: Premièrement, déclara-t-il, la Trinité n'existe pas, ce mot n'est qu'une invention récente. Deuxièmement, il critiquait le credo d'Athanase qu'il rejeta complètement en tant qu'invention humaine. Troisièmement, Dieu le Père est le seul Dieu et en dehors de lui il n'y en a aucun autre. A l'appui de cette assertion, il citait les paroles de Christ: "Or, la vie éternelle c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ". Quatrièmement, Christ est plus petit que le Père, il est le serviteur du Père, affirmait-il, répétant les paroles de Christ: "Tu m'as envoyé, Père". Cinquièmement, il affirmait que le Logos est un mot invisible, immortel, transformé, en un moment donné, en chair dans le sein de la Vierge; et ce mot invisible, il l'appelait le germe du Fils incarné. Sixièmement, il niait la coexistence de Jésus-Christ avec Dieu le Père dans la divinité. A l'appui de ces erreurs schismatiques, il citait les paroles d'Irénée adaptées à ses besoins".

Il s'ensuit donc que Pierre de Goniądz soutint effectivement devant le synode la doctrine de Servet, bien qu'il la motivât, comme on peut en juger par ses écrits postérieurs, à sa façon, avec ses propres arguments.

Le synode ne se laissa pas fléchir. Après une scène dramatique où ne manquaient ni larmes ni supplications, il invita le novateur obstiné à

⁸ H. Dalton, *Lasciana nebst den ältesten evang. Synodalprotokollen Polens, 1555-1561*, Berlin, 1898, pp. 403-404. - De même, les affirmations de Pierre se retrouvent en leurs points essentiels dans le manuscrit des actes synodaux d'André Lubieniecki, manuscrit établi d'après les témoignages des participants. Comparer Jo. Stoinii *Chronologia graduum*, dans C. Sandius, *Bibl. Antitrinit.* 1684, p. 185.

Stoinski, disciple de Socin, cite avec surprise que Pierre, "bien qu'il ait nié la coexistence du Père avec le Fils, aurait toutefois affirmé que Logos, le mot invisible, se transforma en chair dans la Vierge, c'est-à-dire - Dieu en homme". De même, dans la lettre du synode adressée à Mélancthon il fut affirmé que Pierre croyait en la transformation de la nature divine en nature humaine, et que "Dieu fût vraiment mort". "Je préférerais - remarque Stoinski - le connaître de la bouche de Goniądz et de son écrit. Quoi d'étonnant! Ayant essayé par un grand et pénible effort, de se dégager d'une profonde fosse et du labyrinthe d'obscurité c'est avec peine et lentement qu'il put en sortir, à ces débuts de la renaissance de l'Évangile".



soumettre ses thèses à Philippe Mélanchthon à Wittenberg, dans l'espoir qu'une telle autorité le convaincrat et le remènerait à l'enseignement légitime.

Pierre se mit en route sans tarder. Le 20 février, Mélanchthon fait part à ses amis qu' "il y a ici un pèlerin lituanien apportant d'Italie les restes de Servet, un homme éloquent et malin"⁹. Nul doute pour lui que Pierre ne répande les blasphèmes de Servet. Il en informe nombre de ses connaissances, refuse de continuer les entretiens et s'oppose à ce que le Lituanien s'arrête à Wittenberg.

Pierre avait sur lui un assez volumineux manuscrit de l'ouvrage *De communicatione idiomatum nec dialectica nec physica ideoque prorsus nulla*. Nicolas Selneccerus l'ayant parcouru sur l'ordre de Mélanchthon, constata que l'auteur, contaminé par l'hérésie antitrinitarienne, niait et raillait toute communication de particularités (*communicatio idiomatum*) et qu'il considérait Christ comme Dieu créé de l'homme nu¹⁰.

Le scandale fit rapidement écho jusqu'à Magdebourg. M. Flacius Illyricus, profitant de la publication imminente de son livre¹¹ y ajouta cet avertissement à l'adresse de Nicolas Radziwill: "A présent, en même temps que la vérité, renaissent des erreurs de toutes sortes; de même l'impiété de Samosatien et d'Arius est reprise par Servet et ses partisans. Je te conjure de défendre le plus instamment la religion contre tous les séducteurs et fanatiques et surtout contre les blasphémateurs samosatiens, ariens et servetiens".

En réponse, Mélanchthon reçut de Radziwill un écrit imprimé de Pierre de Goniądz, intitulé *De filio Dei homine Christo Jesu*. Le palatin en avait remis un exemplaire à Georges Sabinus, professeur à Königsberg et gendre de Mélanchthon, venu à Wilno en députation du prince de Brandebourg au roi de Pologne. Il ne manqua d'ailleurs pas de lui

⁹ A. J. Camerarius, *Opera Melancthonis* dans *Corpus Ref.*, VIII, 677, et ensuite les lettres à d'autres - du 24 février (pp. 678-679), du 28 avril (pp. 736, 740), du 13 juillet (p. 797), des 20 et 28 août (pp. 825, 828-9), des 5, 7, 10, 23 et 25 septembre (pp. 843, 845-847, 852, 855, 858), du 1er octobre (p. 862), du 25 février 1557 (p. 952), en outre vol. IX, pp. 48, 214.

¹⁰ *Apologia oder Verantwortung dess Christlichen Concordiens Buches* (dont Selneccer est coauteur), Dresden 1584, p. 174. - M. Gotardus Artusius Dantiscanus, *Mercurii Gallo-Belgici Sleidano succenturiati*, Frankfurt, 1609, I 25, ad annum 1556.

¹¹ Préface, du 1er mai 1556, à Sulpitii Severi *Sacrae Historiae libri duo*, Bâle 1556. Flacius en prévient Mélanchthon: "J'ai dédié un petit livre à Radziwill en l'avertissant et en le priant de se défier des erreurs de Servet". (*Epistolae Melancth.*, éd. H. E. Bindseil, Halae 1874, p. 579).



assurer d'avoir interdit de répandre cet ouvrage. A Königsberg, Sabinus remit un second exemplaire à P. P. Vergerio¹², ex-évêque, qui trouva refuge chez le prince de Wurtemberg et fut chargé par lui de missions à Königsberg et à Wilno. Vergerio ne dédaignait pas Pierre, "lequel pendant son séjour à Padoue avait contracté de Gribaldi le poison au sujet de la Trinité; j'avais fait sa connaissance, j'ai discuté avec lui en Prusse; l'homme est savant et fin"¹³. La rencontre eut lieu à Dzialdow, en décembre 1556.

L'ouvrage de Pierre de Goniądz, imprimé à Cracovie, fut probablement publié aux frais de Radziwill puisque celui-ci limitait sa diffusion après s'être réservé quelques exemplaires.

"J'ai le livre du Lituanien – communique Mélanchthon le 13 juillet 1556 – qui s'efforce de rappeler Servet de l'enfer". Et dans une autre lettre, celle du 25 septembre 1556: "Un certain Lituanien pérégrine en Pologne en répandant l'enseignement servetiste, c'est-à-dire mahométan, de *περι λόγου*". Aussi, Mélanchthon s'employa-t-il à le réfuter. Il envoya en Pologne un rapport critique que, pour des raisons inconnues, il ne fit pas imprimer et qui ne s'est pas conservé¹⁴.

N'ayant pas reçu l'opinion favorable de Mélanchthon, Pierre fut blâmé par la communauté calviniste pendant le synode de Pinczow, en avril 1556, sur la proposition de Lysmanini qui venait justement de rentrer de Suisse. Le nouveau superintendant de Petite-Pologne, Félix Cruciger, remercia Bullinger d'avoir "traité l'opinion impie de Servet". Il ajouta qu'à ce synode un des ministres "avait publiquement reconnu que ta lettre l'avait détourné des affreux délires de Servet sur l'incarnation du Fils de Dieu"¹⁵.

Cependant Pierre ne resta pas seul. Il trouva non seulement des partisans, mais aussi des protecteurs. Il se procura des moyens pour rééditer son livre à l'imprimerie d'Elk (Lyck), en Prusse orientale, que Jean

¹² E. Kausler-Th. Schott, *Briefwechsel zwischen Christoph Herzog von Württemberg und Petrus Paulus Vergerius*, Stuttgart 1875, p. 136. La lettre de Königsberg de 21 juillet 1556.

¹³ Le Mémorial de Vergerio joint à la lettre du prince Christophe du 10 août 1557 aux Archives d'Etat de Munich K 9 3¹¹. – J. Jasnowski, *Pierre de Goniądz*, p. 16, résume la lettre de Vergerius à Radziwill, égarée depuis.

¹⁴ *Opera Melanchthonis*, VIII, 797, 855, 858, IX, 764. Que le livre de Pierre fût imprimé à Cracovie, non seulement Lysmanini le constata, mais aussi, à deux reprises, Mélanchthon, qui l'avait en mains, pp. 855 et 858.

¹⁵ Th. Wotschke, *Briefwechsel der Schweizer mit den Polen*, Leipzig 1908, p. 47.



Malecki tenait à ferme du prince Albrecht. L'impression fut pourtant interrompue à la suite d'un ordre du prince l'interdisant sous peine de mort¹⁶. Il est permis de supposer, et cela avec une grande probabilité, que l'essentiel de ce texte fut conservé et repris par l'édition de 1570 – *Doctrina pura et clara de praecipuis Christianae religionis articulis*, effectuée à Wegrow¹⁷. Elle comportait les dissertations suivantes:

1. *De Deo et Filio ejus Christo Jesu et Spiritu Sancto*;
2. *De uno vero Deo Patre Domini nostri Jesu Christi*;
3. *De unigenito Filio Dei*.

Elles indiquent toutes par certains traits avoir été élaborées plus tôt, certainement du temps de Mélanchthon et de Calvin, auxquels l'auteur adresse ses doléances comme à des vivants¹⁸. Les polémiques qu'elles contiennent ne se rapportent qu'à Mélanchthon, Calvin et Bullinger, soit aux adversaires de Pierre des années 1555–1556, sans faire allusion à ceux qu'il eut ultérieurement. Cette œuvre qui, dans son argumentation, est bien différente de la méthode de Servet, est extrêmement calme, raisonnée et appuyée sur la logique. Elle s'inspire entièrement de la doctrine de Servet aussi bien dans les principes généraux que dans maints détails (démonstration sur la Trinité en tant que fondement de Babylone, importance donnée aux témoignages d'Irénée et de Tertullien, attaques contre les adversaires sophistes, etc.) bien que, par prudence, elle ne mentionne jamais le nom de Servet.

Simon Zacius, superintendant de la communauté calviniste de Wilno, constata, dès 1557, que l'hérésie se répandait: "Le Malin gonfle si fortement sa cornemuse: les Anabaptistes, les Libertins, les Enthousiastes, les Swenckfeld, les Servet et les De Goniądz, nouveaux Ariens, qu'il attriste par leurs glapissements étourdissants l'esprit des maints chrétiens pieux et vertueux"¹⁹. Aussi, ne convoqua-t-il pas moins de trois réunions pour discuter des deux natures du Christ. Il fit mieux encore. Pierre était alors établi à Wegrow, en Podlachie, installé là par la propriétaire de la localité Anna Kiszka, sœur de Radziwill. En

¹⁶ Dans *Altpreußische Monatsschrift*, Königsberg 1903, XL 497. La lettre du prince Albrecht à Malecki du 17 juillet 1557 publiée par F. Koch.

¹⁷ L'exemplaire unique à la Bibliothèque Nationale à Paris, D² 1425 de la Bibliothèque Colbert.

¹⁸ *Doctrina pura*, pp. 46, 65.

¹⁹ *Akta, tho iest sprawy Zboru Krzescijanskiego Wilenskiego* (Actes, c'est-à-dire affaires de la Communauté chrétienne de Wilno), Brześć Lit. 1559, reprod. dans *Monumenta Reformationis Polon. et Lith.*



dépit de l'excommunication, il y exerçait le ministère et gagna à ses convictions quelques pasteurs de la région. Or, Zacius provoqua l'inculpation de ces derniers à l'issue du synode de la Petite-Pologne, tenu à Wlodziaw, en septembre 1558²⁰. Jean Sokolowski (Falconius), diacre à Biala, fut accusé d'avoir affirmé que Christ, fils de Dieu, souffrit dans sa nature divine, que la *communicatio idiomatum* était une invention humaine (en quoi, fut-il dit, il ressuscitait de l'enfer les vieilles hérésies d'Arius, de Cerinthe, de Servet et de Goniądz), que le Fils était inférieur au Père et qu'il n'était pas préexistant, que Christ était Fils de Dieu comme nous tous, c'est-à-dire par adoption.

Il y fut également dit que Sokolowski déformait les paroles d'Irénée, lequel n'exprimait pas ses propres idées, mais citait les opinions des hérétiques sur le Fils de Dieu. Tout cela venait de Servet.

Ce qui frappe c'est que l'affaire fut, tout simplement étouffée. On se contenta de la déclaration des trois ministres qui affirmèrent reconnaître aussi bien le credo apostolique que ceux de Nicée et d'Athanase; ils reconnurent en outre condamner les enseignements erronés sur la Trinité et sur l'incarnation du Christ propagés par tous les hérétiques, autant par les contemporains – Servet et ses partisans, tel Goniądz – que par ceux de l'antiquité, tel Cerinthe. A cette occasion, une discussion s'éleva sur l'assertion de Servet relative à la prééminence du Père. De ce fait, ce synode aura été plus tard considéré par les antitrinitaires comme 'un grand pas vers l'abolition du dogme de la Trinité'. Il suffisait sans doute de renier Servet en apparence pour que la critique du dogme éveillât moins d'inquiétudes.

Cela fut confirmé trois mois plus tard, au synode de Lituanie convoqué à Brześć. Pierre de Goniądz y vint lui-même entouré de ses partisans pour justifier, également d'après la doctrine de Servet, la

²⁰ Dalton, *Lasciana*, pp. 468, 453. Le commentaire fourni dans son ouvrage par K. Gorski, selon lequel on eut recours à une ruse pour étouffer l'affaire, en obtenant d'avance, le premier jour du synode, la déclaration des ministres de Podlachie, résulte d'une erreur. H. Dalton, éditeur des procès-verbaux synodaux, ne mentionne pas que la déclaration datait du dernier jour et que ce fut Jacob Sylvius, écrivain synodal, qui, lors de la rédaction du procès-verbal, transcrivit en tête une feuille volante contenant cette déclaration. A cette occasion, je réitère l'appel pour une nouvelle édition critique des plus anciens actes synodaux polonais publiés par Dalton dans *Lasciana* d'après une copie très défectueuse et, par surcroît, mal déchiffrée. Le 400^e anniversaire du premier synode, celui du 25 novembre 1554, rappelle ce devoir. Le sort m'a permis de conserver une copie – ma propre transcription – de l'original des procès-verbaux de Sylvius, aujourd'hui certainement inaccessibles aux chercheurs.



protestation contre le baptême des nouveaux nés. Jérôme Pickarski, un des signataires de la déclaration précédente, y soutint les thèses de Servet sur la prééminence de Dieu le Père; il flétrit en tant qu'inventions humaines inconnues durant les trois premiers siècles du christianisme, les dogmes sur la coexistence du Fils avec le Père, sur les deux natures du Christ, unies en une seule personne, sur la communication des particularités, sur l'action de la Trinité *ad intra et ad extra*²¹.

L'examen des trois années d'activité de Pierre nous permet de constater qu'elle se situe sous l'influence de Servet. L'élan, jailli d'abord de l'impression reçue à l'annonce de la mort du martyr genevois, l'encouragea ensuite à étudier la nouvelle doctrine. Préciser dans quelle mesure Gribaldi influa sur son élaboration et sur ses modifications ultérieures exigerait une étude distincte. Aux yeux de ses contemporains, Pierre passait presque unanimement pour l'animateur des conceptions de Servet²². En raison de cette appréciation, il sera plus tard désigné comme tel par tous les antitrinitaires. D'après Stanislas Lubieniecki, par exemple: "C'est lui qui apporta dans sa patrie le précepte de Servet sur la prééminence du Père et ne le cachait point"²³. De plus, Lubieniecki estime que les futurs chefs de l'antitrinitarisme, Grégoire-Paul et Martin Czechowicz, s'inspirèrent entièrement du Lituaniien²⁴.

Pierre de Goniądz fut en Pologne l'initiateur et le père du mouvement antitrinitarien qui descend ainsi du bûcher de Servet. Cependant, ni sa mentalité, ni son tempérament ne le prédestinaient au rôle d'imitateur passif. En tant que philosophe, il avait médité la doctrine, la motivait et l'exprimait à sa manière. Mais il ne se limitait guère aux problèmes de la Trinité et de ses personnes, ni à celui du baptême des nouveaux nés, problèmes dans lesquels il suivait fidèlement Servet. Son enseignement exprimait aussi d'autres idées. Lors de ses voyages, il était en rapports fréquents avec les anabaptistes. Il fut frappé par leur admiration – qu'il partageait – pour le régime social découlant du Ser-

²¹ S. Lubieniecki, *Historia Reformationis Polonicae*, pp. 118, 146, d'après le manuscrit, égaré depuis des procès-verbaux synodaux d'André Lubieniecki.

²² Sur le rôle de Pierre de Goniądz dans le développement de la Réforme en Lituanie – cf. S. Kot, *La Réforme dans le Grand-Duché de Lituanie, facteur d'occidentalisation culturelle*, dans les *Mélanges Henri Grégoire IV* (Annuaire de l'Institut de Philologie et de l'Histoire orientales et slaves, Bruxelles 1953, vol. XII).

²³ *Hist. Ref. Pol.*, pp. 111 et 215.

²⁴ *Ibidem*, pp. 127, 202.



mon sur la montagne et pratiqué par les premières communautés chrétiennes. Aussi, devint-il le propagateur du radicalisme social et politique auquel il consacra une œuvre, égarée depuis, *De primatu Ecclesiae Christianae*.

En effet, il éveilla l'intérêt pour toutes les questions passionnantes qui se trouvaient à la base du nouveau courant. Chacune de ces questions est reprise par ses cadets, lesquels mènent une ardente propagande dans les synodes ou la répandent par la plume dans des écrits de vulgarisation. Tous, ils reconnaissent en Pierre leur précurseur. Cependant, il y a un point sur lequel ils se séparent de lui et le dépassent: la christologie. Peu nombreux sont ceux qui reconnaissent avec lui la préexistence du Fils de Dieu. Or, Pierre n'abandonnera jamais cette thèse, chère à Servet. Il la défendra obstinément, ce qui lui vaudra d'être tenu quasi à l'écart dans l'Eglise mineure, antitrinitarienne en cours de formation. Et cela, encore quinze ans avant l'apparition en Pologne de Fauste Socin.

II

LA PROPAGANDE DU SERVETISME PARMIS LES ETUDIANTS POLONAIS EN ALLEMAGNE

Le voyage de P. P. Vergerio en Prusse et en Lituanie, entrepris en vue de rapprocher les princes protestants du roi Sigismond-Auguste à dessein de gagner la Pologne à la Réforme, lui permit d'entrer en relations, tant personnelles que d'éditeur, avec le prince Nicolas Radziwill et avec des personnalités de la cour royale. Il se lia d'amitié avec le trésorier Lutomirski – auquel il dédia son *Actiones duae secretarii pontificii* – et avec son frère Stanislas, éminent militant de la jeune Eglise évangélique, dont il fit la connaissance à la conférence de ce culte à Poznan, le 2 juillet 1556. Tout cela éveilla l'intérêt des Polonais pour Tubingue où habitait Vergerio, ainsi que Gribaldi qu'il y avait fait venir²⁵.

²⁵ F. C. Church, *The Italian Reformers 1534-1564*, N. York 1932, p. 206, avance que deux étudiants polonais – Petrus Gonesius et Michel Salecki – ont suivi Gribaldi à Tubingue. Il fut induit en erreur par Th. Wotschke, *Geschichte der Reformation in Polen*, Leipzig 1911, p. 297, qui avait vu Gonesius en Petrus Gnoingenius, immatriculé à l'université de Tubingue en 1555. C'était Gnojenski, d'une famille particulièrement active dans les débuts de la Réforme en Pologne. Une des innombrables erreurs de Wotschke qui publia plusieurs dizaines d'études concernant le protestantisme en Pologne, sans connaître ni la langue polonaise, ni les travaux polonais consacrés à ce problème. Comparer W. Weintraub, *La Réforme en Pologne*, 1934, VI 56.



Le premier étudiant qui y apparut (25 novembre 1556) fut un parent de Lutomirski, Michel Zaleski que nous avons déjà vu à Bâle. Deux ans plus tard (24 septembre 1558), y arriva un groupe de jeunes gens accompagnés de leur précepteur Albert Sylvius, et tous fils des partisans résolus de la Réforme. Certains venaient des environs de Przemyśl: Jean Jaskmanicki, Kilian Drohojowski, Martin Strzelecki; d'autres, de la province de Cracovie: Stanislas et Jean Pieniżek; d'autres encore, de la région de Sieradz, pays de Lutomirski et de Zaleski: tel Nicolas Kotkowski. Parmi eux se distinguait leur aîné, Zaleski, jeune homme cultivé, connu en ville et à l'université. Il était sur le point de regagner la Pologne où il devait se consacrer à la vie publique. Vergerio s'intéressait à tous ces jeunes gens.

Inopinément, au début de 1559, un accident tragique provoqua la panique dans le milieu paisible et laborieux des étudiants polonais. Michel Zaleski, prêt pour le voyage de retour, attendant l'argent pour payer des dettes, fut attaqué par quelques aventuriers et poignardé²⁶. Vergerio essaya de calmer les Polonais. Or, s'étant heurté à des faits fort inquiétants à un autre égard, il en saisit le prince. Voici comment le prince Christophe décrivit cette visite dans une lettre adressée à ses conseillers²⁷:

"Hier, Vergerio est venu nous voir et nous a remis le petit livre ci-inclus que l'on avait trouvé sur le Polonais Michel Zaleski récemment assassiné à Tubingue. Il nous a informé que le Polonais Thomas Drohojowski (dont le frère étudie également à Tubingue) vint le voir et lui raconta comment Zaleski avait dit, à lui et à d'autres étudiants polonais de Tubingue, quelques jours avant sa mort, que c'était la base réelle et la vérité de l'Évangile; que les apostilles marginales et les passages soulignés dans le texte étaient de sa main. Ensuite il insista pour qu'ils expriment si, à leur avis, c'était juste et conforme à la véritable foi ou non. Il avait désiré faire imprimer ces erreurs captieuses et épouvantables et les publier, mais aucun imprimeur n'a voulu s'en charger. Il avait l'intention de se rendre dans dix jours en Pologne, chez son cousin, qui est trésorier du roi, et là publier et répandre ces erreurs captieuses."

²⁶ Lettre adressée au prince Christophe, le 6 mars 1559. Kausler-Schott, *Briefwechsel*, p. 196.

²⁷ *Ibidem*, pp. 200-202, lettre du 26 mars 1559.



Aussitôt le prince demande à l'université de convoquer une commission de trois personnes. Elle doit examiner minutieusement tous les livres, lettres et notes laissés par Zaleski pour vérifier s'il n'y a pas d'autres écrits traitant d'une pareille "Schwermerei". "Vu que cette erreur devait se répandre depuis un certain temps parmi les étudiants étrangers", le prince ordonne de soumettre tous les Polonais à l'interrogatoire. Et de conseiller: "Vergerio connaît tous ces Polonais et, en tant que celui qui nous informa de tout, il pourrait examiner leurs livres avec les théologiens".

Grâce à cette intervention de Vergerio, nous connaissons un chapitre de la vie secrète des étudiants polonais, chapitre qui révèle la propagande du servetisme. Car l'écrit que Vergerio avait remis au prince n'était précisément une copie manuscrite d'une œuvre de Servet. Avant que nous en parlions, évoquons l'enquête effectuée par l'université de Tubingue sur l'ordre princier. Le compte-rendu original du 16 mai 1559, y compris les annexes, est conservé aux Archives d'Etat à Stuttgart*. Ce dossier, bien que mentionné par les éditeurs de la correspondance du prince Christophe, n'a jamais été l'objet des recherches.

Nous nous bornerons à résumer succinctement les résultats de cette enquête. La Commission tenait à minimiser autant que possible l'alerte donnée par Vergerio, lequel avait reproché à l'université: le manque de surveillance, la négligence, l'incapacité à dépister la besogne clandestine tramée dans le groupe d'étudiants étrangers. Il s'attribuait à lui-même le mérite d'avoir révélé un grand péril. En outre, il remit au prince le plus grave *corpus delicti*, l'opuscule de Servet, dont l'université ignorait jusqu'à l'existence... Enfin, il blâma les autorités académiques d'avoir insuffisamment surveillé le logement du défunt, de sorte que les Polonais habitant la même maison purent en emporter tout ce qu'ils voulurent.

Les résultats de l'enquête soumis au prince, rassurants et faisant peu de cas de l'affaire, il faut les regarder en fonction du désir des enquêteurs de sauvegarder le prestige de l'université. L'interrogatoire des six Polonais – quatre étudiants, le précepteur et le frère aîné d'un des

* Je remercie ici la Direction des Archives d'Etat à Stuttgart de m'avoir autorisé à photocopier ce dossier A 63, B 25, et le savant ukrainien, M. Domet Olanczyn de l'aide amicale qu'il a bien voulu me prêter en se chargeant de cette démarche.



étudiants, de passage à Tubingue – permit d'établir les faits que voici :

L'opuscule de Servet arriva de Strasbourg; il y avait été entre les mains des étudiants polonais logés chez le professeur d'éloquence Valentin Erythraeus: Thomas Drohojowski et Jean Jaskmanicki. Mais il appartenait à Stanislas Kula. Celui-ci, quittant Strasbourg pour Tubingue et ne pouvant prendre avec lui tous ses livres, en avait laissé une partie à Drohojowski. Plus tard, il lui demanda de les lui apporter à Tubingue, ce que Drohojowski fit. Kula, sur le point de rentrer en Pologne, déposa ses livres chez Zaleski à qui, un mois avant le départ de celui-ci, Thomas Drohojowski les reprit. Voilà pourquoi le livre séditieux ne se trouvait pas dans les affaires du défunt. Ni Drohojowski, ni aucun autre Polonais n'avaient jamais entendu Zaleski parler de ce livre, discuter à son sujet ou encourager à sa lecture. Il est fort possible que lui-même ne l'ait pas lu. Les annotations et les soulignements étaient dûs à Stanislas Kula. Zaleski possédait une riche bibliothèque qui ne contenait rien de suspect: en théologie, Mélanchthon – ses *Loci Communes* portaient les traces d'une lecture assidue –, Brenz, Calvin – notamment sa *Defensio orthodoxae fidei contra errores Serveti*.

Parmi les manuscrits, on trouva la traduction en langue polonaise d'un ouvrage de Curtius sur Alexandre le Grand, sur lequel Zaleski avait travaillé; on découvrit également des esquisses de discours aux chevaliers polonais, preuve que leur auteur, homme déjà fait, se préparait à la vie politique. Dans les notes, on mit tout juste la main sur un *Locus communis de Trinitate*, recopié par lui-même, recueil de passages de l'Écriture Sainte ne comportant rien de suspect. Aucun imprimeur de cette ville n'avait été sollicité à éditer l'ouvrage en question.

Zaleski n'a ni loué l'ouvrage de Servet ni encouragé sa lecture. Seul Kilian Drohojowski qui habitait avec lui pourrait en savoir quelque chose. Albert Sylvius n'avait lu que la préface et une page du texte qui ne l'intéressa guère; aussi, n'a-t-il pas continué. D'ailleurs, ne savaient-ils pas tous que Servet fut réprouvé par Calvin?...

Thomas Drohojowski, jeune homme sérieux, qui depuis des années étudiait dans des centres protestants – à Wittenberg, à Strasbourg et ensuite à Bâle, expliqua pourquoi les étudiants polonais de Strasbourg avaient lu le livre de Servet: ils voulaient, dit-il, s'en convaincre si Pierre de Goniadz était oui ou non un servetiste. Il évoqua la vie de



Pierre, ses études, son intervention au synode, le congé signifié par Mélanchthon. Il déclara qu'il avait parlé de lui à Vergerio, lequel le connaissait personnellement, et qu'il avait fait mention de l'ouvrage de Servet. Mais il n'avait pas pensé que Vergerio en ferait état et qu'il l'associerait à la personne du camarade défunt.

Les déposants ne pouvaient nier les lectures de Servet; par contre, ils soutenaient qu'ils ne propageaient pas sa doctrine. Présenter l'affaire sous une telle lumière était dans l'intérêt à la fois de l'université, désireuse de s'innocenter auprès du prince, et des Polonais qui ne tenaient nullement à s'exposer à des persécutions. Aux yeux des théologiens orthodoxes, Servet faisait alors figure d'un tel épouvantail que l'aveu de partager ses convictions entraînait fatalement les peines les plus sévères.

Il semble toutefois que Vergerio ait été assez près de la vérité. Il connaissait bien les méthodes d'action et de propagande de l'opposition protestante de Bâle; il n'ignorait pas que ses partisans, par surcroît des étrangers et particulièrement des Italiens, devaient agir en secret et avec prudence. Il était au courant de l'influence croissante du servetisme en Pologne et de ses protecteurs; il savait quels liens unissaient Zaleski à Lutomirski, et celui-ci à Curione. Il savait également que quelques mois auparavant de nombreux jeunes Polonais avaient afflué à Bâle, protégés par des professeurs libéraux de l'université. Parmi cette jeunesse se trouvaient les propres neveux de Lutomirski, ainsi que Stanislas Paclesius, dont il voulait faire son prédicateur.

L'enquête de Tubingue s'arrête là. Elle s'abstient de tirer des conclusions des faits produits, lesquels cependant sautent aux yeux. En dépit de l'effroi semé par la mort de Servet, ses ouvrages ne cessent d'être lus en cachette. Venus certainement de Bâle, ils se répandent quasi ouvertement parmi les Polonais établis à Strasbourg. Impossible de contrôler combien on en fit de copies. Celles-ci s'acheminèrent, via Tubingue, en Pologne. Tantôt la curiosité, pour les principes de cette horrible hérésie, tantôt une nette sympathie pour elle stimulent la lecture et la distribution des textes interdits.

Le hasard a permis de découvrir à Tubingue un des centres de cette propagande. Combien il y en avait-il et où? – Il est difficile de le dire aujourd'hui. Aucun des Polonais mêlés à l'enquête de Tubingue ne fut



plus tard connu comme antitrinitaire. Tous, ils appartenait aux familles qui au cours de ces années-là passèrent de la religion romaine à la confession helvétique. Ce sont eux cependant qui lisaient et diffusaient Servet. D'ailleurs, après l'enquête tous les Polonais, y compris ceux qui n'avaient pas été soumis à l'interrogatoire, quittèrent Tubingue pour Bâle²⁸. Parmi les hommes de leur génération qui ont étudié dans les autres centres, il y en a qui ont certainement été partisans de l'hérésie réprochée. Ceux-là ont sans nul doute mis sciemment les écrits de Servet en cachette en les utilisant. Ainsi, Stanislas Kokoszka qui, originaire de Cracovie, étudiant à Bâle (y immatriculé le 17 juin 1557), devint ensuite secrétaire de Lelio Socin. C'est lui qui, de l'avis de Jean Lasicki, éminent spécialiste des courants secrets, partisan des Hélvètes, mais homme libéral et admirateur de Castellion, apporta en Pologne les écrits de Servet.

III

ALPHONSUS LYNCURIUS TARRACONENSIS

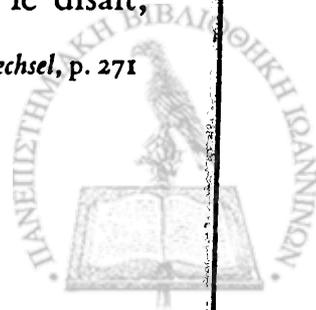
Le petit livre de Servet que les étudiants polonais avaient lu avec tant de passion, portait le titre: *Declarationis Jesu Christi filii Dei Libri V*. Cet ouvrage, inconnu des biographes de Servet ou indiqué confusément, en tout cas pas sous son nom, était attribué par erreur à quelqu'un d'autre.

Le manuscrit de Stuttgart comprend cinq livres et il établit en tête de chacun d'eux que Servet en est l'auteur. Ce qui créa la confusion fut que le nom du préfacier, Alphonse Lyncurius Tarraconensis, se substitua à celui de l'auteur.

Lyncurius se présente comme un compatriote de Servet, avec lequel il a été pendant un certain temps lié par le sort et les études communes. Ecrivant après la mort tragique sur le bûcher de son compagnon, il déplore l'assassinat d'un talent aussi pénétrant et élevé qui ne le cédait en rien à aucun des anciens ni des modernes théologiens.

Après avoir eu des ennuis en France et en Allemagne, Servet se rendit à Venise espérant trouver dans cet Etat libre des conditions favorables pour travailler sur le commentaire détaillé de l'Ancien Testament. Il se proposait de démontrer que chaque lettre, comme il le disait,

²⁸ S. Kot, *Polen in Basel*, ouvr. cité. Lasicki à Beza, le 30 mai 1566. Wotschke, *Briefwechsel*, p. 271



annonçait la venue de Jésus-Christ, le Rédempteur, l'Homme divinisé. Il écrivait également, avec l'intention de les publier, plusieurs *sermones*, dont il déposa la plus grande partie chez Lyncurius.

Nous publions à l'annexe la préface de Lyncurius en entier. Ici, nous nous limitons à mettre en relief ses principaux passages.

Lyncurius demande au lecteur de ne pas se scandaliser du terme "cerbère" pour désigner *Deorum triplicitatem*. Car Servet estimait qu'il devrait mourir pour avoir découvert la vérité dans l'Écriture Sainte et dans les trois saints hommes les plus proches des apôtres: Irénée, Ignace et Tertullien. C'est leur enseignement qu'il désirait tirer de l'oubli et restaurer; Dieu le choisit pour qu'il affirmait cette vérité par son martyre qu'il subit avec courage et ferveur. Avec ses capacités, combien d'autres vérités eût-il pu découvrir!

Toutefois, à un seul égard, Lyncurius critique Servet: à deux reprises, il lui reproche d'avoir écrit ses études "dans un style insuffisamment soigné, dont il se soucie peu". C'est un humaniste et non point un théologien qui parle.

On ne trouve pas chez ses contemporains de renseignements sur la personnalité de Lyncurius. Certes, une publication transylvaine *De falsa et vera unius Dei... cognitione* (1567) mentionne – après Erasme, Servet, Jo. Valdes, l'abbé Léonard Busalis, Martin Cellarius et avant Valentin Gentile, Lelio Socin, Grégoire-Paul – le nom de notre auteur. On y lit: "De même, Alphonsus Tarraconensis lequel dans cinq chapitres *De uno Deo et unico eius filio* dirigés contre la doctrine traditionnelle généralement admise, s'attaqua d'une excellente manière à la tyrannie et à l'orgueil des Aristarques qui l'enseignent"²⁹. Or, le rédacteur de cette œuvre, Georges Blandrata n'ignorait point qui était cet Alphonse. Il l'avait connu en Suisse, il était avec lui en aussi bons termes qu'avec Cellarius, Gentile et Lelio Socin, qu'il cite en même temps; mais ceux-ci il pouvait mentionner nommément, car ils ne vivaient plus.

De cet auteur, un seul ouvrage est connu: *Alphonsi Lyncurii Tarracoenensis Apologia pro Michaelae Serveto*, publié d'après le manuscrit de Bâle dans les œuvres complètes de Calvin³⁰, au 19^e siècle attribué à Celio

²⁹ *De falsa et vera...*, p. E²; et c'est uniquement en vertu de cette note qu'Alphonse est mentionné dans Sandius, *Bibl. Antitr.*, p. 40.

³⁰ *Opera Calvinii*, XV 52–63 dans *Corpus Reformatorum*.



Secundo Curione, et récemment³¹ révendiqué au profit de Lelio Socin. Cependant, ses tournures rhétoriques et ardentes, son argumentation parfois émouvante, tranchent nettement avec le style concis et sec des ouvrages de Lelio Socin connu de nous. Mais on supposait que le nom "Lyncurius" pût être la traduction grecque du *succino* italien³².

Les antitrinitaires de Pologne, dits Frères Polonais, avaient connaissance du manuscrit de Lyncurius, qui se trouvait en possession des étudiants de Strasbourg et de Tubingue. Benoît Wiszowaty qui compléta les notes de Christophe Sandius mentionne la préface de Lyncurius qui précédait les 5 livres de *Declaratio Jesu Christi Filii Dei* et cite après celle-ci la liste des *sermones*³³. Les explications préliminaires relatives à l'intention de Servet de se réfugier à Venise sont un peu autrement présentées que celles de notre manuscrit, à moins que cette différence ne provienne du désir de concision.

C'est le même ouvrage, mais en un manuscrit beaucoup plus ample qu'avait à sa disposition Stanislas Lubieniecki lorsqu'il écrivait son *Histoire de la Réforme Polonaise*; ce manuscrit contenait en plus de la préface de Lyncurius, la *Declaratio*, sinon en entier, au moins en larges passages. Lubieniecki indique en effet: "Les extraits de ses livres que j'ai sous la main, je les omets par souci de concision". Il essaie cependant de résumer certains problèmes de la doctrine de Servet, tout en remarquant qu'il n'approuve pas toutes ses assertions; cette réserve, ajout-t-il, ne concerne nullement l'homme de piété fervente et de courage invincible³⁴. Désirant faire un récit exact de la mort de Servet il publie d'abord son *sermo*, sorte de "chant de cygne" qu'il laissa échapper avant sa mort horrible. Suit un large *sermo*³⁵ intitulé *De vera Dei et filii eius cognitione*. Il correspond – avec le titre quelque peu élargi – au qua-

³¹ F. Buisson, *Séb. Castellion*, Paris 1892, II 9. Delio Cantimori, *Serveto e Lelio Sozzini*, *Religio* 1936, XII 417, du même *Eretici italian del Cinquecento*, Firenze 1939, pp. 175-178, ainsi que les notes à la page 457 de l'édition allemande *Italienische Haeretiker der Spätrenaissance*, trad. W. Kacgi, Basel 1949.

³² C'est avec une certaine réserve que note l'hypothèse de Cantimori E. M. Wilbur, *A History of Unitarianism. Socinianism and its Antecedents*, Cambridge, 1946, p. 201: "It bears the appearance of being a product of the academic circle at Basel, whose thought it closely resembles. It may well have been written by either Curione or Castellio... Delio Cantimori with much plausibility attributes it to Laelius Socinus".

³³ Sandius, *Bibl. Antitr.*, p. 15.

³⁴ pp. 97-98.

³⁵ pp. 99-105.



trième *sermo* de la liste de Lyncurius. Se méprenant sur le terme de *sermo*, Lubieniecki libella le titre comme s'il s'agissait d'une oraison prononcée avant la mort de Servet sur le bûcher. D'où la méfiance des critiques historiens à l'égard de ce *sermo* que l'on cessa, quasi unanimement, d'attribuer à Servet, soupçonnant que Lubieniecki trop crédule, se laissa tromper par quelque supercherie. Il fut également remarqué que les conceptions exprimées dans cette œuvre ne correspondaient pas à celles que Servet développait dans ses écrits³⁶. A notre avis, le *sermo* en question provient réellement de la collection de Lyncurius. Il se peut que quelque phrase en ait été ultérieurement modifiée, mais elle contient indubitablement des passages entiers identiques aux assertions de Servet contenues dans ses œuvres imprimées³⁷.

La liste des dissertations de Servet fournie par Lyncurius est-elle authentique?

"Nous ignorons où il prit tous ces renseignements sur les projets et les écrits de Servet – écrivait un historien du socinianisme³⁸ – mais ils sont près de ce qui est probable quand on considère l'ardeur infatigable et l'indomptable ferveur de celui-ci pour combattre tout ce qu'il considérait comme erreur; il examina certaines de ces questions dans *Christianismi Restitutio*."

A présent, le dossier de Tubingue nous donne une certitude irréfutable. La liste des sujets traités fut dressée immédiatement après la mort de Servet et cela par un homme qui avait en main tous les *sermones* dont il fait état. Il est évident que dans le laps de temps délimité par ses écrits, soit de 1532 à 1552, Servet ne se départit pas des questions théologiques. Au cours de ces vingt années, réfugié en France, où il se cachait dans le milieu catholique, comme on le sait, ne serait-ce que par sa correspondance avec Calvin, il ne cessait de réfléchir à ces questions

³⁶ Que Lubieniecki ait été très respectueux du texte de Servet hérité des Frères Polonais et ne s'avisait jamais de le modifier, est prouvé par la lacune qu'il signala: "Ici, quelque chose manque dans le manuscrit d'où je l'ai tiré" (p. 100).

³⁷ Cette authenticité a été reconnue par G. A. Arnold dans *Unpartheyische Kirchen und Ketzerhistorie*, Frankfort, 1700, II 403-405. C'est Henricus ab Allwoerden qui l'a le plus énergiquement contesté dans *Historia Michaelis Serveti*, Helmstedt, 1727, pp. 130-138. J. L. Mosheim, *Anderweitiger Versuch einer Ketzergeschichte*, Helmstedt, 1748, pp. 451-456, estime que "ce discours est inventé par quelqu'un qui ignorait les opinions de Servet". D'après F. S. Bock, il fut rédigé par quelque socinien "ignorant des erreurs de Servet et d'une manière de penser et d'écrire différente de celle connue par les écrits de Servet". *Hist. Antitr.*, Regiomonti, 1784, II 376.

³⁸ Bock, *Hist. Antitr.*, II 382-383.



et d'en traiter. Il se peut même que, pour certaines d'entre elles, il les ait élaborées ou esquissées à plusieurs reprises.

A qui pouvait-il confier les fruits de sa pensée et de sa plume? Uniquement à des savants bâlois, dont certains étaient des esprits réellement libéraux, autour desquels se groupaient des étrangers exilés en raison de leurs convictions religieuses (Lelio Socin, l'imprimeur Perna, le médecin Massari). Lors de ses voyages antérieurs Servet y avait fait personnellement connaissance avec le professeur de théologie Martin Borrhaus (Cellarius) à qui – comme l'indique un témoignage de l'époque³⁹ – il envoya pour appréciation le manuscrit de *Christianismi Restitutio*. Borrhaus répondit qu'il partageait avec lui certaines de ses assertions et fit des annotations appropriées sur le manuscrit; il en désapprouvait d'autres, et il n'en comprenait pas un certain nombre.

Il se peut que Servet ait également communiqué des notes éparses et des dissertations, écrites au cours des années précédentes à Borrhaus de qui elles pouvaient passer aux mains de Castellion, de Curione, de Socin et d'autres. Grand fut l'intérêt pour les écrits de Servet, comme en témoigne son adversaire Guillaume Grataroli dans ses rapports à Calvin et à Bullinger, et particulièrement dans sa lettre à U. Iselin⁴⁰.

Servet, est-il entré en relations avec d'autres bâlois en dehors de Borrhaus? A-t-il envoyé à l'un d'eux ses écrits? Ou bien, les reçurent-ils de Borrhaus? Autant de questions auxquelles il n'est pas possible de répondre aujourd'hui.

Lyncurius se fit passer pour un compatriote et un ami de Servet qui lui aurait directement remis ses écrits. Ce fut évidemment une fiction nécessaire. Il pouvait les avoir reçus de Borrhaus.

Une autre question se glisse: ne fut-ce pas Borrhaus-Cellarius qui se serait caché sous le nom de Lyncurius? Nous ne le pensons pas. Le

³⁹ D'après un fragment inédit de *Contra Libellum Calvinii*, publié du manuscrit bâlois par F. Buisson, *Séb. Castellion*, II p. 478, où il est dit: "Que Borrhaus pense en plusieurs points comme Servet, c'est évident pour qui aura attentivement lu son livre *De operibus Dei*". Il n'y a plus donc lieu aujourd'hui de douter que la signature de la lettre, déchiffrée par d'Artigny (*Nouveaux Mémoires*, 1749 II 74) "Marrinus" fut une erreur: il fallait lire Martinus (Borrhaus).

⁴⁰ En 1560, il rappelle: arrivé, huit ans auparavant à Bâle, le médecin Jérôme Massari (séjournant à présent à Strasbourg), lui donna à lire *De Trinitatis erroribus* ainsi que les dialogues et lui dit que Pierre Perna avait distribué nombre d'exemplaires; il en donna un à Gribaldi qui avoua: "Je n'aurais jamais compris ce qu'est Christ si je n'avais pas lu Servet" (R. H. Bainton, *B. Ochino*, p. 180; F. C. Church, *The Italian Reformers*, N.Y. 1932, p. 206).



style de Borrhaus, connu par ses publications, est lourd, pédant. D'autre part, nous n'avons aucune trace que lui, certes, le vétéran du libéralisme vingt ans auparavant, mais devenu ensuite titulaire de la principale chaire de théologie, se manifestât à l'extérieur et participât à une propagande quelconque; d'autant plus qu'il avait la réputation d'un homme très prudent.

Il y a longtemps déjà, les spécialistes de cette époque s'efforçaient de déchiffrer ce pseudonyme, connu uniquement comme signataire de l'*Apologie de Michel Servet*.

"On serait bien tenté de tenir ce nom pour un pseudonyme inventé par Curione et déjà inscrit par lui en tête d'un manuscrit tout prêt pour l'impression" – écrivait F. Buisson. Mais il n'a pas soutenu cette opinion, retenu par une mention dans la *Bibliogr. Antitr.* de Sandius. Néanmoins, il pensait que la participation de Curione à l'*Apologie* "n'est pas douteuse"⁴¹.

La *Préface* de Lyncurius, comme on peut le constater à la lecture, est écrite dans le même ton et dans le même style de rhétorique élevée, de sentiment religieux et de ferveur que l'*Apologie*, ouvrage d'un humaniste, et non pas d'un théologien. Y aurait-il encore des hésitations à attribuer en vertu de l'examen intrinsèque du texte la paternité de cette *Préface* à C. S. Curione, qu'elles devraient s'évanouir devant l'opinion d'un homme qui, certes ne l'aimait pas et ne cessait de le soupçonner d'idées subversives et de conspiration, mais qui disposait de tous les éléments pour être le plus près de la vérité. Or, P. P. Vergerio, qui saisit chez les Polonais, avec l'ouvrage de Servet également la *Préface*, indique sans hésiter son auteur. Ecrivant au prince Christophe, dans une autre circonstance – qui, bien placé, comme on le sait, lors de la campagne déclenchée après la mort de Servet par l'ouvrage de Castellion était très au courant des personnes et des auteurs – Vergerio écrit: "Coelius très suspecté... d'avoir compilé quelques écrits de Servet en un seul et l'accompagnant de la préface, lesquels écrits ont été trouvés chez Michel Zaleski, le Polonais tué ici, à Tubingue"⁴². Que cette lettre soit datée du 11 janvier 1563, donc de 4 années après l'accident, n'affaiblit en rien sa véracité. Tout au contraire: ce laps de temps avait permis de

⁴¹ F. Buisson, II, pp. 9-10.

⁴² Kausler-Schott, *Briefwechsel*, p. 372.



passer en revue toutes les hypothèses concernant le pseudonyme pour que la supposition juste s'arrête sur Curione. Nul doute que Vergerio l'ait exprimée auparavant dans une déclaration orale.

Le 29 avril 1559, dans une lettre adressée à Bullinger, Vergerio parle du mystère – qu'il n'ignore pas non plus – d'Alphonse Lyncurius: "Comme tu le devines facilement, le nom du préfacier du livre de Servet est inventé. Qui en effet oserait signer de son propre nom l'éloge du plus grand hérétique? Nous savons qui a inventé ce nom, nous l'avons trouvé dans les papiers du défunt qui s'était passionné pour ce livre contagieux. Tout cela est sûr"⁴³.

Dans la même lettre, Vergerio évoque l'arrivée à Tubingue chez le prince de Wurtemberg d'un ambassadeur polonais lequel a affirmé que des écrits suspects se répandaient en Pologne, distribués on ne savait par qui ni comment.

Après une analyse attentive de la *Préface*, nous partageons entièrement l'opinion de Vergerio. En conséquence, nous traitons les ouvrages de Lyncurius comme faisant partie de l'œuvre de Curione⁴⁴.

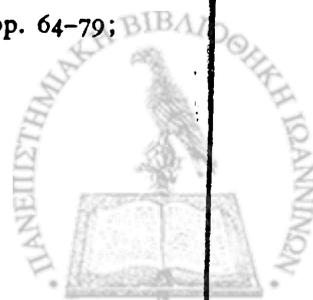
La Préface annonce – et la définition précise de Vergerio le confirme – la compilation de plusieurs, plus exactement de cinq, écrits de Servet. Le manuscrit trouvé chez les étudiants polonais ne comportait pas les cinq *sermones*, quatre y manquaient, mais le seul y figurant, *Declaratio de Jesu Christo, filio Dei* constituait la principale et la plus vaste œuvre de Servet.

Il s'ensuit donc que ce n'était guère une copie intégrale de la compilation de Curione, mais une copie approchée, incomplète. A l'examen, nous nous apercevons qu'elle fut effectuée par quatre mains⁴⁵, ce qui permet de conclure qu'elle avait été transcrite en hâte, le texte original ayant probablement été confié pour peu de temps, juste pour le recopier. Ce travail fut vraisemblablement effectué à Strasbourg; c'est certainement là que, transcrites par plusieurs mains, de nombreuses copies virent le jour. Il est probable que ces autres *sermones*–

⁴³ La lettre de Vergerio dans le MS. E II 358, p. 708, aux Archives Nationales à Zurich.

⁴⁴ Je viens de soumettre, une fois encore, le manuscrit de *Apologia pro Michaelae Serveto* à un examen minutieux et je constate que les corrections viennent de la main de C. S. Curione et qu'elles sont faites sur une copie dictée à un copiste.

⁴⁵ Le copiste A, pp. 1–15, 24–65, 93–113; le copiste B, pp. 16–23; le copiste C, pp. 64–79; D, pp. 80–92



dissertations aient été répandues parmi les Polonais; puisque l'une d'elles fut conservée chez les Frères Polonais, pour tomber un siècle plus tard aux mains de Lubieniecki.

Ainsi, c'est à l'enquête de Tübingue que nous devons la conservation d'une œuvre de Servet inconnue jusqu'à présent. Est-elle authentique? Sans aucun doute. Pour s'en convaincre, il suffit d'en lire quelques pages. Non seulement le point de départ le prouve, identique au premier livre tant de *De Trinitatis erroribus* que de *Christianismi Restitutio*; non seulement le confirment à maintes reprises des passages contenus dans *De erroribus*; mais avant tout le démontrent le même cours de la pensée de l'auteur et la même manière d'écrire que celle de ses œuvres imprimées: tantôt tournures d'érudit, puisant l'argumentation dans l'Écriture, tantôt explosions ardentes par lesquelles l'auteur s'adresse personnellement au lecteur.

La place et le sujet limité de la présente étude ne nous permettent pas d'analyser en détail la *Declaratio*. Nous avons d'ailleurs l'intention de publier ce texte incessamment. Nous nous bornons seulement à indiquer que sa rédaction est aussi éloignée de la première que de la dernière élaborées par Servet sur le même thème.

On a parfois l'impression qu'en travaillant sur la *Declaratio*, il n'avait pas sous les yeux *De Trinitatis erroribus* et qu'il écrivait indépendamment de ce texte. C'est comme s'il n'eût possédé que certaines notes dont il s'était servi pour *De erroribus*, d'après lesquelles il rédigeait à présent plusieurs passages. Parfois il en reprend quelques phrases, parfois une citation, une expression ou même un mot. Sur les cent treize pages de *Declaratio*, il y a trente-quatre pages à peine où nous avons relevé – et encore très éparses – des répétitions plus ou moins courtes – parfois même d'un ou de deux mots – de *De erroribus*; et cela seulement des dix-neuf premières pages imprimées de ce texte.

Cela provient tout d'abord de ce que le thème de *Declaratio* n'englobait pas celui de *De erroribus*, mais à peine un sujet, celui contenu dans le premier livre. On a une nette impression que dans la nouvelle rédaction Servet voulait développer uniquement cette seule question, mais plus amplement et d'une manière beaucoup plus accessible. En effet, il n'y a plus d'érudition pédante, les expressions hébraïques et grecques en sont bannies, même les citations de l'Écriture Sainte se font plus



rares; l'auteur ne s'y réfère plus à la scolastique, mais donne par contre une large place à Irénée, comme s'il avait pris juste à ce moment-là goût à sa lecture.

On constate également que *Declaratio* ne s'apparente pas outre mesure à *Christianismi Restitutio* consacrée au même problème. Ce dernier ouvrage fut donc probablement écrit plus tard et, depuis, l'auteur a repensé le sujet. Cela permet d'établir la date approximative de la rédaction de *Declaratio*: elle se situe entre la première et la dernière œuvre de Servet, plus près de la première, soit plutôt aux environs de 1540 que de 1550.

Quel fut le rôle de Curione par rapport à l'héritage de Servet? S'est-il uniquement limité à écrire la préface et à faire un choix? Y a-t-il contribué davantage? Nous sommes enclins à le penser. En effet, Curione a assez déploré le style peu soigné de Servet pour y introduire des corrections, modifier des expressions, affiner les passages confus et rugueux, ou les supprimer carrément, afin de faciliter la lecture du texte et le rendre ainsi plus adapté aux fins de propagande. Mais toutes ces modifications ne concernent pas le contenu: *Declaratio* fait partout état des thèses mêmes de Servet que nous connaissons par ses œuvres imprimées.

IV

GEORGES BLANDRATA ET L'HERITAGE DE SERVET

Pierre de Goniądz ne pouvait gagner les esprits en Pologne à la doctrine de Servet tant que l'enthousiasme, né précisément au même moment, envers l'Eglise helvétique et ses autorités embrasait le pays. Il était trop jeune, trop humble, trop peu influent pour le contrecarrer efficacement. De plus, il propageait ouvertement un enseignement qui provoquait la réprobation unanime du monde chrétien, autant de la part des partisans de la Réforme que des fidèles de la vieille Eglise.

C'est d'une manière beaucoup plus habile et plus ingénieuse que l'Italien Georges Blandrata, venu en Pologne vers la fin de 1558, se mit à saper le dogme de la Trinité. Médecin d'Isabelle Jaguillon, veuve du roi de Hongrie Jean Zapolya, il avait fait un séjour prolongé – dont on ignore s'il fut ininterrompu – en Transylvanie (de 1544 à 1552). La



science gynécologique acquise à Montpellier, où il avait été condisciple de Rabelais, fit sa renommée en Hongrie et en Pologne. Ayant ensuite regagné sa patrie pour occuper la chaire de médecine à Pavie, il sympathisa avec le protestantisme. En 1557, échappant à l'inquisition, il se trouva à Genève où, ayant approuvé les doutes de Servet, il se rendit aussitôt suspect à Calvin. Ne se sentant point en sécurité en Suisse, il alla voir à Zurich et à Bâle des personnes professant les mêmes opinions que lui et s'achemina vers la Pologne. Il emporta de Bâle une grande estime pour Cellarius, Castellion et Curione, leurs œuvres et probablement aussi des manuscrits. Etabli médecin à Pinczow, puis à Wilno à la cour du prince Nicolas Radziwill, il encourageait les Polonais à donner asile aux antitrinitaires menacés par les Helvètes. Homme du monde, d'un grand savoir-vivre, il gagna la confiance de Jean Laski et de la jeune Eglise calviniste polonaise. Les théologiens suisses qui en eurent vent furent scandalisés. Aussitôt Bullinger d'avertir: "J'apprends que nombreux sont ceux que Blandrata empoisonne du venin de Servet..., nous estimons qu'il faut chasser la peste servetiste de l'Eglise et repousser ses évidents blasphèmes"⁴⁶.

Calvin appelle Servet chien impur⁴⁷ et dans sa dédicace à Radziwill des *Commentaires sur... les Actes des Apôtres* il ironise: "Je dois réprover la légèreté de ceux "qui ont eu soudain tant de sympathie pour l'impie servetiste"⁴⁸. Dans son *Commentaire* il dit de Servet "ce vilein chien orgueilleux Hespagnol"⁴⁹.

Ayant à répondre de ces reproches au synode de Pinczow (27 janvier 1561), Blandrata renia tout, quoique en donnant parfois à ses paroles un double sens.

D'abord, on fit lecture de la lettre de Radziwill, selon lequel Calvin dans sa dédicace "avait agi mal et d'une manière irréfléchie en insultant

⁴⁶ Wotschke, *Briefwechsel*, p. 109, au primat Uchanski, le 27 mai 1560.

⁴⁷ Epist. XVIII à Statorius du 9 juin 1560.

⁴⁸ XVIII 158, datée du 1er août 1560.

⁴⁹ *Commentaires sur... les Actes des Apôtres*, 1561, p. 923. Sur son exemplaire de *Commentaires*, Francois Lysmanini munit cet endroit du distique suivant:

"Cur tibi sum Calvine canis? tuus efficit ardor

"Ne canis heu dicar, sed miseranda cinis.

Benoit Wiszowaty l'a recopié de l'exemplaire que Lysmanini avait offert à Georges Schomann, un des premiers (1561) partisans fervents de l'antitrinitarisme, auteur du plus ancien catéchisme antitrinitarien.



le docteur Blandrata et en l'accusant de servetisme". C'est avec humilité que Blandrata prit connaissance de toutes les insultes. – "Quiconque a entendu de moi quoi que ce soit de l'enseignement de Servet qu'il le dise publiquement" – ajouta-t-il. Et de rappeler la profession de foi qu'il avait remise aux mains de Laski dès son arrivée en Pologne: "Nous acceptons le credo apostolique, celui de Nicée et celui d'Athanase, comme les entend l'Eglise catholique et nous réprouvons les dogmes sur la Trinité et sur l'incarnation du Christ, propagés par tous les hérétiques et en particulier, présentement, par Servet et ses partisans... Je vous prie et je prie monsieur le palatin de Wilno d'écrire à Calvin que je suis étranger à la doctrine de Servet et que je répugne à toutes siennes hérésies qu'il développait dans ses écrits".

En fin de compte une commission spéciale formée au sein du synode constata que les conceptions de Blandrata n'avaient rien de commun avec la doctrine hérétique de Servet et que c'est dans ce sens qu'il fallait écrire à Calvin⁵⁰.

C'est donc dans un esprit de défense que des lettres furent adressées: par le superintendant Cruciger à Radziwill, par Radziwill, et les ministres protestants à Wilno ainsi que par le synode de Cracovie à Calvin; par d'autres à Bullinger. Lysmanini s'essayait à convaincre qui il pouvait; seul Sarnicki, un orthodoxe fanatique, flairait le danger⁵¹. Pendant toute l'année 1561 apparurent de nombreuses dissertations sur la Trinité. Convoqué vers la fin de l'année, le synode de Cracovie, où vint, après plusieurs années d'absence, Pierre de Goniądz qui resta d'ailleurs silencieux, donna raison à Blandrata et reconnut la profession de foi qui ébranlait le dogme de la Trinité. Pour tranquilliser les orthodoxes, on ajouta la coexistence du Fils avec le Père – contre Arius, et l'on souligna la naissance préexistente du Fils – contre Servet⁵².

L'année 1562, riche en débats et controverses auxquels prirent part Valentin Gentile et Jean Paul Alciati, affermit la conception antitrinitarienne chez la majorité des ministres. Conception qui, en 1563, aboutit à la scission.

⁵⁰ Dalton, *Lasciana*, pp. 538-541.

⁵¹ Wotschke, pp. 127, 133, 142; *Epist. Calv.* XVIII, pp. 401, 557-558, 572; XIX, pp. 37-44, 167-175.

⁵² *Epist. Calv.* XIX, 167 de la réunion des ministres à Cracovie, le 12 décembre 1561, avec la signature de Blandrata.



Le nom de Servet, même s'il est prononcé au cours des débats, est publiquement répudié par les antitrinitaires. Cela, simplement, pour ne pas attirer la démagogie et la haine des adversaires et pour éviter des difficultés lors de l'examen critique du dogme de la Trinité. Nul doute que les nouvelles de Bâle y furent pour quelque chose: Ochino obligé de fuir, Castellion, objet d'attaques si véhémentes qu'il tente de s'échapper en Pologne, mais meurt avant d'avoir réalisé son projet; Lelio Socin, déjà mort, de même que Martin Borrhaus; le seul qui reste de ce groupe, C. S. Curione doit garder la plus grande prudence.

Au cours de cette période, on décèle de nouvelles traces du transfert en Pologne des écrits de Servet, quoique les chefs antitrinitariens le renient: "Il semble que ceux de Pinczow enseignent autrement que Servet, lequel fut à l'origine des nouveautés"⁵³ – écrit André Frycz Modrzewski en 1565. Pour eux la position de Servet était encore trop celle de la correction des erreurs et pas assez celle du rejet résolu de la Trinité. D'autre part, ils n'étaient pas tous d'accord pour faire de la deuxième personne divine le centre du système tout entier de la religion. Si les trithéistes et les dithéistes pouvaient se réclamer de sa doctrine, les unitariens la considéraient comme insuffisamment radicale. Cela n'empêcha point qu'ils l'utilisassent là où cette doctrine leur convenait. Grégoire-Paul qui menait une campagne énergique, par la parole et la plume contre le vieil enseignement, demanda à Blandrata de lui prêter les ouvrages de Servet. Dans sa profusion d'écrits, il voulait sans doute utiliser quelques passages et il savait que Blandrata les possédait. Il se peut qu'il les ait vus ou lus auparavant chez lui.

"Je t'aurais volontiers prêté Servet – répond Blandrata, le 21 septembre 1565, de Transylvanie – mais M. Prosper qui a tous mes livres est absent"⁵⁴. Il s'agit de Prosper Provana, parent de Curione, enrichi par l'affermage des salines polonaises, partisan et adepte de l'antitrinitarisme. Certainement, les manuscrits furent repris à Provana, car tout le monde se mit à les lire.

Jean Lasicki, jadis partisan de Castellion, écrivain et observateur pénétrant, relatait de Cracovie, le 30 mai 1566, à Th. de Bèze:

⁵³ *Sylvae*, p. 122.

⁵⁴ De l'original, au Musée de Czartoryski à Cracovie, MS 1610, p. 308; la date erronée chez Wotschke, *Briefwechsel*, p. 268.



”Les dithéistes, pour lesquels le Saint-Esprit n’est qu’un don de Dieu provenant du Père lui-même, détiennent les écrits de Servet pour y puiser les idées les plus monstrueuses. Ces écrits dont certains traitent de Jésus Christ, homme divinisé, et les autres de questions pareilles, leur viennent de Stanislas Kokoszka, ce Polonais qui avait jadis été serviteur de Lelio Socin et qui mourut subitement en Italie. C’est pourquoi on n’entend plus parler que de l’inégalité du Fils de Dieu et discuter s’il est Dieu par nature ou seulement par prédestination; et je passe sur les autres controverses. Nous avons pu nous emparer d’une lettre adressée par Blandrata de Transylvanie à Grégoire-Paul, prédicateur à Cracovie, lettre remplie de blasphèmes, dans laquelle cette question est précisément mise en doute: que l’on ne peut savoir de l’Ecriture Sainte si le Fils de Dieu est coexistant avec le Père... Ayant un tel maître et s’adonnant avec application à la lecture des écrits de Servet, Grégoire fut un disciple à la ressemblance de ce maître. Sans cesser de tonner contre l’essence de Dieu et de la Trinité, il passe à la deuxième folie qui consiste à empêcher le baptême des nouveaux nés... Son précepteur ou compagnon est Pierre de Goniądz, lequel a, paraît-il, écrit un livre sur la fonction publique. Venu avec un glaive de bois et interrogé à ce sujet, il répondit que les chrétiens ne doivent pas porter une arme qui peut blesser”⁵⁵.

A part quelques différences essentielles, dans nombre de questions Servet est l’inspirateur du nouveau courant. Dans un volume collectif rédigé sous la direction de Blandrata, *De falsa et vera unius Dei Patris, Filii et Spiritus Sancti cognitione libri duo* (Albae Juliae, 1567), Servet est mentionné immédiatement après Erasme, considéré comme celui qui a dénoncé la théologie stérile. ”Après Erasme, que ne souffrit Michel Servet, homme savant et droit, défenseur acharné et investigateur, qui précisément pour cette raison fut injustement brûlé à Genève, en 1553”⁵⁶. Et à un autre endroit, dans la partie historique intitulée *Comment le Christ reconstruit son Eglise*, il est spécifié qu’aux réformateurs, de Luther à Calvin, Jésus n’avait pas révélé toute la vérité; on y met en relief le

⁵⁵ L’original à Zofingen MS 11156, reproduction erronée par Wotschke, *Briefwechsel*, pp. 270-272.

⁵⁶ P. E II. Au sujet de cette publication voir aussi K. Gorski, *Grégoire-Paul*, pp. 199-214. D. Cantimori, *Eretici*, pp. 321-328. Wilbur, *A History of Unitarianism. In Transylvania, England and America*, 1952, pp. 34-35.



ôle historique de Servet dans l'explication du mystère du Père, le seul Dieu et de son Fils, à l'encontre de la doctrine établie: il condamna toute la théologie sophistiquée de l'Antéchrist; faute de protecteurs et de collaborateurs⁵⁷ il fut brûlé par son adversaire à Genève ce qui suscita l'indignation de nombreuses gens pieuses; c'est avec le sang qu'il confirma son enseignement; ayant laissé des écrits savants, il amena lentement nombre de personnes à réfléchir et à reconnaître cet article de foi.

Peu après, Grégoire-Paul traduisit en langue polonaise certains chapitres de *Christianismi Restitutio* et notamment celui intitulé *Signa sexaginta Regni Antichristi et revelatio eius iam nunc praesens*. Sous le titre *Révélation de l'Antéchrist et de son royaume d'après ses propres signes décrits dans l'Écriture de Dieu, dont ici soixante*, il fut publié en 1568, à Cracovie en même temps que plusieurs autres brochures de Grégoire. Aucun exemplaire n'en est connu aujourd'hui⁵⁸. Par contre, un autre opuscule de Grégoire *Rozdział Starego Testamentu od Nowego (Séparation de l'Ancien Testament d'avec le Nouveau, de la Juiverie d'avec la Chrétienté, qui te fera voir presque toutes les différences de la Foi)*, ne s'inspire pas de l'Espagnol⁵⁹.

Devant l'intérêt croissant pour les écrits de Servet dans le jeune mouvement antitrinitarien, Blandrata décida de mettre à sa portée les trésors dont il disposait et se chargea d'en reproduire un grand nombre. Le recueil vit le jour sous forme d'un volume anonyme intitulé *De regno Christi Liber primus. De regno Antichristi Liber secundus. Accessit Tractatus de Paedobaptismo et Circumcisione*. Albae Juliae 1569, in 4°.

La préface, au nom des ministres et des anciens "ecclesiarum de uno Deo Patre consentientium" de Transylvanie, certainement œuvre commune de Blandrata et de François Davidis, s'adresse à Jean II Sigismond, prince de Transylvanie, roi-électeur de Hongrie. Elle pose cette question: pourquoi dans ce royaume renaissant du Christ, les sentiments de piété et de charité continuent-ils à être glacés? Et de répondre:

⁵⁷ P. AA. II-IV. Blandrata emploie les expressions des écrits de Lyncurius.

⁵⁸ Gorski, p. 221; connu par Bock, *Hist. Antitr.*, I, 626-627.

⁵⁹ Selon Gorski, p. 230, qui a examiné l'unique exemplaire de ce *Rozdział* conservé au Musée Czartoryski à Cracovie, celui-ci fut élaboré d'après le texte *De discrimine legis et Evangelii*, que nous connaissons de *De falsa et vera* et qui diffère du chapitre respectif de *Restitutio*. C. Bock, passage cité et Wilbur.



la cause en réside dans la fausse doctrine d'idôlatrie puisée dans la philosophie grecque et la rhétorique, qui favorise "la haine dans les Eglises réformées, l'ambition et la terrible passion de répandre le sang". C'est pour réagir contre ces sentiments que les auteurs publient cet ouvrage; cependant ils ne font la moindre allusion ni à son contenu ni à son origine⁶⁰. Pour éveiller la charité, ils terminent la préface par une longue citation tirée d'une lettre de Castellion, préliminaire à la Bible.

Cet ouvrage reproduit un grand nombre de chapitres de *Restitutio Christianismi*. Considérant l'intérêt qu'il présente comme rareté bibliographique⁶¹, nous donnons ci-dessous le tableau comparatif de tous les chapitres en regard des passages respectifs de Servet⁶².

De Regno Christi

cap. 1. sans titre A 2-B 3.

cap. 2. De discrepantia Regni Christi cum regno Adae Mosisque, sive hominis Christiani cum Judaeo. De differentia inquam legis cum Evangelio, B 3v-D 1.

cap. 3. De justitia Regni Christi legis justitiam superantis. Et primum de Fide D IV-F 1.

cap. 4. De Fidei fundamento, F IV-F 3.

Après la cinquième ligne Blandrata interromput et ajouta une phrase à lui, très générale F 3. De la page 299 il supprima un passage, F 2v.

cap. 5. De Justificatione, F 4-G 3.

cap. 6. De discrimine Justitiae, quae sub Lege fuit cum justitia, quae sub Evangelio possidetur, G 3v-K 3v.

Christianismi Restitutio

pp. 307-313. De fide et justitia libri tres; (I. I) cap. 4 de Regno Christi.

pp. 314-321 Lib. II. De Legis et Evangelii ac Judaei et Christiani differentiis. Cap. I quod Judaeum excellat christianus.

pp. 288-297 (Lib. I) cap. 1 De Fide.

pp. 297-301 cap. 2 de Fidei essentia.

pp. 303-307 cap. 3 De Justificatione.

pp. 322-336 Lib. II cap. 2. Quod in Lege fuerit justitia carnis, cum in Evangelio sit justitia spiritus.

⁶⁰ "...libellum hunc de regno Christi, in quo habitat fides, spes, charitas et gaudium, gradatim fideles instruendo, in medium proferre operae precium fore duximus, quo demum ii, qui sermone a nobis hactenus converti non potuerunt, sacrosanctis operibus et pia conversatione in viam reduci possint."

⁶¹ Il en existe des exemplaires au Collège Unitairien à Kolozsvár (Cluj), à la Bibl. Univers. à Varsovie, à Landesbibliothek à Dresden, à Wolfenbüttel, au British Museum et à Bodleiana à Oxford.

⁶² Après avoir terminé la présente étude, je trouve dans E. M. Wilbur, *A History of Unitarianism. In Transylvania, England and America*, Cambridge, Mass., 1952, p. 41, une information selon laquelle un tel tableau comparatif fut effectué il y a près de 40 ans dans un ouvrage hongrois consacré à la doctrine de l'Eglise unitarienne du XVI siècle: István Borbély, *A Magyar Unitárius Egyház hitelvei a XVI században*, Kolozsvár, 1914, p. 42.



Blandrata rassemble ici deux chapitres de Servet, il omit le début de la p. 321 et le remplaça par ses propres paroles. cap. 7. Collatio Charitatis cum Fide, K 4-L 4.

cap. 8. De Operum mercede, et gloriae differentia, L 4v-O 2v.

Blandrata changea les premières paroles de Servet: de operum mercede dicturi, en: De Charitate nunc et operibus dicturi.

cap. 9. De Charitatis excellentia, M 1-M 4v.

cap. 10. Quid efficiat Fides, Caritas et opera, N 1-N 4v.

cap. 11. De Operum origine et efficacia, O 1-O 2v.

cap. 12. De praedicationis Evangelii efficacia O 3, O 3v-Q 1.

Q 2v Blandrata annonça une édition ultérieure des autres sujets.

De Regno Antichristi et ejus mysteriis deque Paedobaptismo. Liber secundus.

R 2-V 4. Blandrata commença par un résumé des pages 390-392, 393-410.

Secunda Pars. De Antichristi mysteriis, V 4v-BB 3v.

Z 2v. Blandrata omit 10 lignes de la p. 459

à la suite il donna un passage extrait à un autre endroit, n'y supprimant que les mots hébreux, BB 3v-CC 3v.

Signa sexaginta Regni Antichristi, et revelatio eius, iam nunc praesens CC 4-EE 1.

Blandrata supprima 7 lignes de la Conclusio p. 670.

De Paedobaptismo. Pars Tertia. De Doctrina praecedente Baptismum, EE 4-KK 1.

cap. 3. Quod in Lege fuerit justitia factorum, cum in Evangelio sit justitia fidei.

pp. 349-354 Liber III De Charitate cum Fide collata et operibus bonis, cap. 5 De Charitatis et Fidei collatione ipsiusque Charitatis excellentia.

pp. 337-349 cap. 1. De mercede et gloriae differentia.

pp. 340-341 cap. 2. De Charitatis illustribus epithetis.

pp. 342-346 cap. 3. Quid fides efficiat, quid caritas et opera.

pp. 346-349 cap. 4. De factorum origine et efficacia.

pp. 470-478 Liber III De Ministeriis Ecclesiae Christi et eorum efficacia, donc: De Praedicationis Evangelii efficacia.

pp. 390-392, 393-410.

pp. 446-469 Secundi Libri pars. De Antichristi mysteriis, omnibus iam completis.

pp. 478-483 (fin du L. III:) De praedicationis Evangelii efficacia.

pp. 664-670 après Epistolae à Calvin.

Liber IV. De ordine mysteriorum regenerationis.

pp. 525-528, 532-534, 535-542, 546-549, 560-564.



Blandrata fit la paraphrase de plusieurs premières lignes de Servet, EE 4.

KK 1-KK 4 - ajouta 37 arguments contra paedobaptismum, qui ne se trouvent pas chez Servet, sans titre KK 4-NN 3, OO 1-PP 2, QQ 1-SS 2.

A partir NN 3 (3 pages) Blandrata raille le clergé catholique.

Le passage PP 2v- PP 4 d'un autre endroit de Servet, SS 2 - conclusio de Blandrata.

pp. 417-431, 431-438, 438-446, De Regeneratione superna et De Regno Antichristi libri 4.

Lib. II. De Circumcisione vera, cum reliquis Christi et Antichristi mysteriis.

pp. 573-575.

Il ressort de ce tableau qu'à part la préface adressée à Jean Sigismond Zapolya et une dizaine de pages ajoutées à plusieurs endroits par Blandrata, le volume tout entier est de Servet⁶³. Mais, chose caractéristique, il n'utilise que ceux des écrits de l'Espagnol qui furent publiés pour la première fois dans *Chr. Rest.*, c'est-à-dire de la suite⁶⁴; par contre Blandrata ne s'est pas servi d'une seule ligne de la première partie traitant directement du dogme de la Trinité et comprenant deux écrits de jeunesse rénovés. Quel en fut la raison? Peut-être, avait-il reçu la *Restitutio* en fragments, plutôt en copie manuscrite qu'imprimée, donc sans les écrits antérieurs; ou bien il ne voulut pas s'en servir.

Dans ce dernier cas, il y aurait lieu de penser qu'à cette étape de l'antitrinitarisme, où les investigations et les discussions sur la personne du Fils de Dieu frôlaient l'unitarisme, la doctrine de Servet semblait insuffisamment claire et par surcroît trop trinitarienne; aussi, préférait-on l'omettre. Cela pourrait également expliquer que *Declaratio*, pourtant sauvée par Lyncurius et connue en Pologne, ne fût pas reproduite à ce moment-là; ni plus tard, lorsque, par exemple le manuscrit de *Sylvae* de Modrzewski, un volume assez important et n'ayant qu'un intérêt historique, fut publié.

Au moment où Blandrata se mettait à reproduire les ouvrages de

⁶³ Les bibliothèques en Pologne ne possèdent pas les oeuvres de Servet. En outre, comme il n'est plus facile aujourd'hui d'emprunter les livres des bibliothèques des pays occidentaux, un savant aussi expérimenté que K. Gorski fut victime de ces pénibles conditions et dans ses très précieuses *Etudes sur l'histoire de la littérature polonaise antitrinitarienne du XVI s.*, publiées en 1949, il traite *De Regno Christi* comme l'oeuvre originale de Blandrata (pp. 43-50) et démontre par ce livre la prétendue influence d'Erasmus sur la théologie de Blandrata.

⁶⁴ A partir de la page 288.



Servet, ce nom éveillait dans le monde un tel effroi qu'il n'osa point spécifier que le contenu de *De Regno Christi* était l'œuvre du réprouvé. On ne voulait certainement pas provoquer dans le milieu transylvain un orage qui aurait eu pour effet de compromettre la situation juridique de la jeune Eglise. C'est probablement à dessein que l'on modifia certains titres de l'œuvre originale ou que l'on en supprima délibérément d'autres pour ne pas éveiller l'attention des malintentionnés sur le véritable auteur.

Il se peut aussi que cet imprimé fût destiné exclusivement à un cercle fermé d'initiés. En effet, autant le volume *De falsa et vera* fut largement répandu dans le monde – ce dont témoignent de nombreuses polémiques, telles que celles de Simler, Zanchi, Grégoire de Valentia et d'autres – *De Regno* passe sans aucun écho dans les polémiques d'alors.

Toutefois, ceux auxquels l'ouvrage est destiné savent à quoi s'en tenir. Ils comprennent également qu'il s'agit des autres passages de Servet, lorsque l'éditeur fait part des problèmes qu'il voudrait encore traiter, mais qu'il est obligé de remettre à plus tard⁶⁵.

Force est pourtant de supposer qu'en reproduisant sans réserve tant de chapitres de la théologie servetiste, Blandrata était sûr que ses coreligionnaires pouvaient les accepter comme le développement et l'appui de leur propre doctrine.

Sans être toujours d'accord avec l'enseignement de Servet, les Frères Polonais évoquaient souvent sa mort en paroles pleines d'une grande estime. Par contre, dans leurs discussions ils ne se réclamaient presque jamais de ses conceptions; et le courant nettement unitaire se détacha de lui. Ainsi, dans ses commentaires au Nouveau Testament (1574), Simon Budny s'oppose à un tel point à la thèse servetiste de l'incarnation "du Fils éternel de Dieu dans le sein de Marie pour devenir homme", qu'il n'hésite pas à recourir à l'autorité de Th. de Bèze⁶⁶.

⁶⁵ "De Baptismo credentium, deque illius necessitate. Idem de Coena Domini, eius usu, fine, atque virtute... habita temporum ratione et ne lectores nunc nimium exerceamus, in aliud tempus tractationem differre decrevimus..." (p. Q 2v.). Cf. *Christ. Rest.* pp. 483-502, De baptisimi efficacia, et pp. 502-524, de Coena Domini.

⁶⁶ "Epiphanius contra Theodotianos... déjà de Bèze, bien que trinitarien, l'invoque contre Castellion et Servet, car ceux-là le disaient ainsi mais ils se trompaient beaucoup". Cf. H. Merczyng, *Simon Budny, critique des textes bibliques*, Cracovie, 1913, p. 156.



JACQUES PALÉOLOGUE, DEFENSEUR DE SERVET

Le sort de Servet ne cessait de susciter l'émotion au sein du jeune mouvement antitrinitarien qui voyait en lui son précurseur, comme en témoigne une œuvre importante qui attend toujours d'être retrouvée. Son auteur, un homme au passé autant aventureux que mystérieux, fut un penseur fin et hardi, un helléniste remarquable. Grec originaire de l'île de Chio, il s'était fait moine chez les Dominicains à Rome, d'où il s'échappa ensuite. Pendant son séjour à Cracovie (1571-1572) Paléologue prit part à la bataille des idées et à la recherche de nouvelles voies de la communauté de Rakow. Aux rêves révolutionnaires de celle-ci, il répondit par un ouvrage *De Magistratu Politico in Ecclesiis Christianis retinendo*. En Transylvanie, en 1573-1574, il écrit des nombreux traités théologiques dans l'esprit de la nouvelle doctrine.

Ayant trouvé refuge auprès de la puissante famille Kunovic à Hluk, en Moravie, il y élaborait l'ouvrage *Contra Calvinum pro Serveto*. Il l'écrivit sans avoir sous la main, semble-t-il, les œuvres de Servet, s'appuyant uniquement sur les citations qu'en donnait Calvin dans sa *Defensio orthodoxae fidei de S. Trinitate contra prodigiosos errores Michaelis Serveti*.

L'œuvre de Paléologue – nous ignorons si elle était imprimée ou seulement manuscrite –, saisie lors de son arrestation en 1582 avec la caisse contenant ses autres écrits, puis transmise à la Sainte Inquisition à Rome, fut ensuite à Vienne l'objet de recherches d'un théologien expert qui en fit des extraits⁶⁷. Celui-ci en cita près de 200 phrases relevées à plusieurs endroits du livre, de la page 1 à 860.

Paléologue s'y donna pour tâche de réfuter les allégations de Calvin, selon lequel les blasphèmes de Servet méritaient la peine de mort. Il démontra que chacune des affirmations de l'Espagnol s'appuyait sur les textes de l'Écriture ainsi que sur les démonstrations d'Irénée et de Tertullien. "Si les livres qui furent brûlés avec Servet – affirmait-il – existaient, on pourrait prouver que Calvin inventa ses accusations de toutes pièces dans le but d'attirer la haine contre son adversaire".

⁶⁷ Conservés aux Archives du Vatican (Nunz. Germ. 104, pp. 134-152), joints aux comptes-rendus du nonce Bonomi.



Autant Calvin fut accusateur, autant Paléologue se chargea du rôle de défenseur dans ce procès. Dans la préface, datée du 29 mars 1575, il exprime l'espoir que les lecteurs de son livre disculperont Servet de toute faute, hormis celle peut-être de n'avoir point voulu parler à Genève, mais là en fait nul ne voulait l'écouter. Il fait paraître dans la préface l'ombre de Servet pour terminer ainsi: "Servet périt, brûlé à Genève, après un mois et demi d'emprisonnement. Comment aurait-il pu, dans un laps de temps aussi bref et en présence d'une telle multitude de questions relatives à sa doctrine, préparer un texte assez convainquant? Assurant la défense de Servet, je n'ai aucune raison d'épargner Calvin, puisque lui il ne voulut point épargner Servet abattu... – Tu ne parlerais point aussi froidement si tu voulais effectivement le défendre – pourrait-on me reprocher. C'est pourquoi j'ai décidé de pourvoir Servet d'une telle expression que, mordu injustement, il morde à son tour."

Paléologue est tellement sûr de la force de son argumentation qu'il commence son œuvre en exprimant la certitude que s'il avait été présent à Genève à ce moment-là, le Conseil genevois n'aurait pas condamné Servet à mort. Le verdict fut injuste non seulement parce que c'était la doctrine de Servet – et non point les griefs de Calvin – qui trouvait sa justification dans l'Écriture; mais il le fut également parce qu'il ne sied point tuer pour hérésie. "Sur plusieurs pages (à partir de la p. 39) Paléologue réfute les arguments de Calvin prétendant que l'office doit punir et tuer les hérétiques."

A en juger par la composition de son ouvrage, Paléologue ripostait aux accusations selon l'ordre dans lequel elles se présentaient dans l'œuvre de Calvin, et que celui-ci recueillit ensuite dans les opinions des églises helvétiques (à partir de la p. 360). Après avoir traité tous les problèmes de la Trinité, il passe (à partir de la p. 663) à Paedobaptismus, au libre arbitre (à partir de la p. 741), à la foi et aux œuvres. Il y a dans cette partie, et notamment là où il défend les réserves de Servet en faveur du libre arbitre et de bonnes actions, des passages qui ont trouvé l'approbation du dit théologien catholique.

Servet, assure Paléologue, sera "de tous temps considéré comme un martyr assassiné pour une juste cause" (p. 177). Déjà de son vivant "il ne manquait point d'Espagnols qui le chérissaient en cachette et l'appréciaient énormément". Et il "les aurait mentionnés dit-il en évo-



quant l'origine noble et l'estime dont son héros jouissait en Espagne – si cela n'était pas trop dangereux sous le règne d'Achab et de Jézabel" (pp. 85–86).

En ce qui concerne la doctrine, les remarques laconiques tirées du livre de Paléologue permettent de penser qu'il n'a pas suffisamment assimilé la théologie complexe de Servet et particulièrement sa conception de la personne du Fils de Dieu. En effet, il l'exposa plutôt dans l'esprit des reproches de Calvin en opposant à ceux-ci, selon sa propre interprétation, des passages de la Sainte Ecriture. Servet, tel qu'il le présente, fait figure d'un unitarien classique ôtant à Jésus-Christ le caractère divin et n'admettant pas qu'il soit adoré.

En réalité, cela ne correspond pas à la vérité historique. Mais c'est précisément en présentant une telle conception que Paléologue, inspirateur et chef de file du courant des non-adorateurs, put faire une apologie aussi ardente de Servet.

"De quel droit ose-t-il qualifier d'Antéchrist le pape qu'il dépasse lui-même en orgueil diabolique?" – dit Paléologue de Calvin (p. 726. – *Bene dixit* – annota à cet endroit le théologien catholique). L'élan pris pour défendre Servet pousse notre auteur à procéder à l'analyse critique des autres écrits de Calvin.

"Le livre (de Paléologue) reproche à Calvin d'avoir nié le libre arbitre et enseigné que l'homme pêche par nécessité. Pour cette raison – dit ce livre – nous avons par des arguments irréfutables aboli et réduit en poussière tes *Institutiones*, comme ni chrétiennes, ni philosophiques".

Dans l'atelier de Paléologue on trouva également un ouvrage assez volumineux intitulé *Contra Institutiones Calvini*. Cet ouvrage de même que celui *Pro Serveto* furent-ils imprimés ou bien existaient-ils uniquement en manuscrits? Nous ne pouvons nous prononcer en la matière puisque les extraits que nous avons consultés même lorsqu'ils citent l'œuvre que nous connaissons *Confutatio Iudicii Ecclesiarum Polonicarum*, ne spécifient pas s'il s'agit d'un manuscrit ou d'un imprimé.

Paléologue qui consacra tant d'érudition, d'ardeur et de temps pour défendre Servet, pouvait-il prévoir que bientôt le même sort lui serait réservé⁶⁸?

+ ⁶⁸ L. Pastor, *Geschichte der Päpste*, VII 516, IX 219–222; Karl J. Landsteiner, *Jacobus Paleologus*, Wien 1873.



LA TRADITION DE SERVET CHEZ LES FRÈRES POLONAIS

Lorsque, au cours des années 1565-1590, lors des synodes, dans les discussions et polémiques se cristallisait la doctrine des Frères Polonais, l'intérêt pour les écrits de Servet faiblissait, car ils paraissaient déjà manquer de précision et être insuffisamment pensés.

Ce sont les Jésuites qui donnèrent en l'occurrence la possibilité de s'expliquer à ce sujet. Le cardinal Bellarmin et Jacob Wujek, reprochèrent tous deux aux antitrinitaires polonais de subir l'influence du mahométanisme, et cela, paraît-il, par l'intermédiaire de Servet "votre ancêtre".

"Tout d'abord nous ne reconnaissons pas Servet comme notre ancêtre - déclare Fauste Socin dans la *Réfutation des ouvrages que l'abbé Jacob Wujek Jésuite publia en l'année de Dieu 1590 sur la divinité du Fils de Dieu et de L'Esprit* éditée en polonais en 1593 - parce que nous n'avons point pris chez lui notre doctrine sur Dieu et sur le Seigneur Jésus, et également ce n'est point que d'un peu que nous différons, surtout dans l'explication de ce que sont le *Logos* ou la Parole, dont St. Jean parle au début de son Evangile; mais encore de beaucoup plus dans l'explication de ces choses que St. Jean attribue à ladite Parole..."

"Ensuite, nous nions qu'il ait tiré son enseignement sur Dieu et sur le Seigneur Christ de l'Alcoran, et que son enseignement soit tel qu'il ne puisse être appelé chrétien, mais mahométan. Car Servet parlait très honnêtement contre tout enseignement mahométan et pour le Seigneur Christ. Et il n'avait pas honte de l'appeler publiquement, lorsqu'il fut conduit au supplice du feu et bien que ceux qui le conduisaient l'exigeassent, il ne voulut d'aucune manière l'appeler Fils éternel de Dieu. Il l'appelait Fils du Dieu éternel..."⁶⁹.

Un intérêt particulier pour Servet fut manifesté par un des représentants de la jeune génération des Frères Polonais, un des premiers disciples de Socin, Andréas Voidovius. Il avait un goût exceptionnel de collectionneur. Ayant vu chez un émigré italien séjournant en Pologne et lié d'amitié avec les Bâlois, Jo. Bernardino Bonifacio d'Oria, l'autographe

⁶⁹ Dans la traduction polonaise de Pierre Statorius, fils, pp. 23-24, et ensuite dans l'édition latine *Refutatio Libelli*, 1595, et *Opera* II B.F.P.



d'Erasmus "il s'en enflamma tellement comme le plus passionné damoiseau n'aurait put s'enflammer pour la plus belle damoiselle⁷⁰." Au nom de Wojdowicz se rattachent deux pièces de Servet.

C'est lui qui acquit la copie de *Christianismi Restitutio*, comme le relate un témoin sûr, lequel quelque peu auparavant avait fait faire une transcription:

"Mr. Henry Schorus flamen demeurant à Hagnaw ville distante de Strasbourg une demy-iournée, descrivit tout le dit exemplaire⁷¹ et me le monstra passant par ceste ville-la entour l'an 1586. J'ay esté adverty par un mien Amy que le dit Schorus un peu devant que de mourir le donna à un Polonnois nommé Andreas Widovius, l'an 1600 ou environ"⁷².

Hendrik van Schor, de Roermond, graveur sur bois pendant ses jeunes années, passa toute sa jeunesse en qualité de secrétaire latin du fameux hérétique David Joris dissimulé sous un nom d'emprunt à Bâle⁷³ et abritait ses livres. C'est lui probablement qui rédigea en latin la protestation contre le supplice de Servet, distribué anonymement par Joris. Ainsi, n'est-il pas étonnant qu'établi ensuite, avec l'appui de Jean Sturm, en Alsace comme instituteur et éditeur de livres pour les écoles, pourvu d'une prébende dans la fondation monastique de Sourbourg, il ait continué à sympathiser avec les milieux libéraux auxquels il s'était lié dans sa jeunesse. En réalité, il ne fut jamais ordonné prêtre. L'instruction effectuée après sa mort, en 1604, prouva qu'il avait effectivement été hérétique⁷⁴.

Wojdowicz fut certainement mis en rapport avec lui par le truchement des antitrinitaires vivant clandestinement à Strasbourg, où il avait étudié en 1590. Peut-être, plus tard lui rendit-il visite en vue de se documenter sur Servet. La tradition, née parmi les sympathisants du

⁷⁰ Aussi, Bonifacio demanda-t-il au professeur B. Amerbach d'offrir à Wojdowicz quelque lettre autographe d'Erasmus, le 19 mars 1584 (Wotschke, *Briefwechsel*, p. 414). Wojdowicz poursuivait alors ses études à Wittenberg.

⁷¹ Celui-ci appartenait alors "à un Gentilhomme nommé Bauduin Jullié demeurant à Cologne", selon la note sur le manuscrit de *Chr. Rest.* mentionné plus bas.

⁷² MS 14 de la Bibliothèque de la Soc. de l'Histoire du Protestantisme Français à Paris, p. 4v.

⁷³ Ses aveux à l'instruction en 1559 publiés par R. H. Bainton, *D. Joris*, 1937, pp. 160-171.

⁷⁴ L'instruction fut ordonnée par Jean Pistorius Nidanus, luthérien dans sa jeunesse, éditeur d'un immense volume *Polonicae Historiae Corpus*, Byle, 1582, à partir de 1586 converti. Cf. *Strassburger Diözesenblatt*, 1903, pp. 173, 208, et 1904, p. 154.



mouvement, veut qu'il ait reçu du vieux Schor sa copie de *Christianismi Restitutio*. Nous n'avons aucune raison de le mettre en doute. Cette circonstance nous aide à comprendre l'intérêt de Wojdowicz pour Servet. Toutefois sa copie ne s'est pas conservée, elle fut probablement détruite lors de quelques troubles ou par incendie, comme ce fut à cette époque le sort de tant de livres.

Benoît Wiszowaty qui compléta et publia la bibliographie des anti-trinitaires de Christophe Sandius connaissait l'ouvrage manuscrit de Petrus Hyperphragmus Gandavus *Historia de Serveto et eius morte* et en cita des notes⁷⁵. Ces notes proviennent de la même *Historia* dont un long passage – sans titre – avait été cité (en 1612) par l'éditeur hollandais de *Contra libellum Calvinii* de Castellion. Cela se trouve confirmé par le tableau évoquant le portrait de Servet sur le bûcher au milieu des branches fraîches de chène, encore avec leurs feuilles, tableau commun aux deux textes: la tête de la victime entourée d'une couronne de paille aspergée de souffre; le corps attaché contre un poteau avec une chaîne de fer, une grosse corde à quatre ou cinq tours au cou; son livre attaché à la jambe.

Cette description est identique dans les deux textes, mais Wiszowaty ne s'est pas servi de la publication antérieure, il en possédait un texte meilleur⁷⁶.

Citons de Hyperphragmus un passage bouleversant, sauvé uniquement par Wiszowaty:

"Ainsi Servet, tout embrasé, grillait à petit feu. A ce feu il rôtissait depuis plus de deux heures et ne pouvant expirer, lorsqu'un vent violent écarta les flammes, et que le bois manqua, il se mit à crier: misérable de moi qui ne peux en finir avec ma vie sur ce bucher! Les deux cents ducats et la chaîne d'or qu'on m'a pris après m'avoir emprisonné et qu'on n'a pas donnés pour mon brûlement auraient suffi pour acheter assez de bois et le jeter ici pour me brûler misérable!"

"Guillaume Farel, ministre principal de l'Eglise genevoise, vicaire de Calvin, y était présent et il ne cessait de crier vers Servet: "Crois au

⁷⁵ C. Sandius, *Biblioth. Antitrinit.*, 1684, pp. 7-8. La forme Hyperphrogenus employée par Sandius et Allwoerden est incorrecte.

⁷⁶ P.ex. dans l'imprimé de 1612 (M IIIv) manque le mot "corona" (après "straminea"), certainement une omission du compositeur; la corde entourée "quatriplici aut quintriplici laxo", alors que chez Sandius: "quadruplici aut quintuplici".



Fils éternel de Dieu, Jésus Christ!" Et Servet lui répondait: "Je crois que Christ est le véritable Fils de Dieu, mais point éternel"⁷⁷.

"Et ainsi grillé, il expira, recommandant son âme à Dieu le Père."

De tels détails, décrits d'une manière aussi imagée ne peuvent provenir que d'un témoin oculaire. Fut-ce Hyperphragmus lui-même ou un sien informateur direct?

Pierre Overhaag de Gand, imprimeur et écrivain qui signait également Peter de Zuttere, chassé⁷⁸ précisément en 1553 de Gand, quelques années après disparaît aux recherches des biographes. Il est tout à fait probable qu'il se soit trouvé en Suisse au moment du supplice de Servet et qu'il ait noté immédiatement les détails des derniers instants de celui-ci d'après les relations de témoins. Le texte fut rédigé à Bâle⁷⁹.

Wiszowaty, qui avait en sa possession le manuscrit de son *Historia*, mentionna que les notes complémentaires, *Annotationes*, étaient dues à Andreas Voidovius⁸⁰. Cela veut dire que Wojdowicz possédait le manuscrit de Hyperphragmus. Comment le trouva-t-il? Où?

Wojdowicz fut le premier et éminent propagateur des Frères Polonais en Europe occidentale. D'abord comme étudiant, ensuite comme précepteur des jeunes coreligionnaires, il visitait différents centres universitaires, diffusant imprimés, manuscrits et idées, recrutant secrètement des jeunes gens doués et aptes à réfléchir par eux-mêmes. Ainsi, à Wittenberg il acquit à ses idées le professeur Antoine Evonius de Carinthie, à Strasbourg – Valentin Smalcus, devenu peu après le continuateur de Socin, à Leyde – Ernest Soner. Il lui n'était pas difficile, lors de ces voyages de rendre visite à Schor à Hagenau et de faire connaissance avec Pierre Overhaag de Gand. Celui-ci, à cause de son activité, était souvent congédié de son travail et exposé à l'exil. Il semble – et cela est le plus probable – qu'ils se soient rencontrés pour la dernière fois à Leyde, en 1598. En effet, Overhaag, vieillard de 78 ans, s'inscrivit

⁷⁷ Lubieniecki, *Hist. Ref. Pol.*, p. 88, avait l'intention d'insérer le récit de la mort de Servet, mais il n'a pas tenu sa promesse; certainement, il ne put se procurer *Historia*, dont il avait eu précédemment connaissance, au moment où il écrivait et sa mort prématurée ne lui permit pas de combler la lacune.

⁷⁸ *N. Nederlandsch Biographisch Woordenboek*, Leiden, 1918, IV 1049.

⁷⁹ Comme il en résulte d'une phrase inachevée au sujet de Cellarius et des théologiens de moindre importance "cius urbis", adversaires de la peine de mort pour hérésie, mais auxquels on ne demandait nullement leur avis (p. M III).

⁸⁰ Sandius, p. 92.



à l'université de Leyde au moment où Wojdowicz effectuait son dernier voyage de propagande. En principe, il n'avait pas le droit de le continuer, les autorités d'Etat et ecclésiastiques le lui ayant interdit, mais l'organisation clandestine disposait certainement de moyens qui surmontèrent les difficultés et assurèrent des résultats efficaces.

Wojdowicz, véritable organisateur de la communauté antitrinitaire internationale, décédé en 1622 étant ministre de la communauté de Rakow, laissa en héritage aux Frères Polonais le manuscrit annoté de Pierre de Gand. Il se peut que l'éminent membre des Frères Polonais de la génération suivante, Jean Preuss, l'ait utilisé. Ce pasteur luthérien d'origine allemande, natif de Lusatie, s'installa en 1645 à Rakow. Après que les Frères eussent été chassés de Pologne, il évolua à la lisière de la Marche de Brandebourg. Il remplissait son ministère auprès des Frères vivant à l'écart à Selchow. Preuss, auteur de beaux chants religieux en langue allemande, écrivait et prêchait également en polonais. C'est en cette langue qu'il composa un poème sur la mort de Michel Servet⁸¹.

L'Histoire de la mort, en latin, transcrite de sa main, sans doute d'après l'imprimé paru en 1612, suivait sous forme de supplément la copie de *Christianismi Restitutio* effectuée en grande partie également par lui⁸². Par contre, les copies manuscrites de cet ouvrage certifiées par S. Crellius ne comportaient pas le poème polonais. Elles provenaient d'un exemplaire imprimé, acquis en Angleterre aux alentours de 1666, par Daniel Marc Szent-Ivanyi, devenu ensuite le chef des unitariens de Transylvanie. Celui-ci lors d'une visite chez les Frères polonais, exilés à la frontière de la Marche, le leur laissa pour quelque temps aux fins de transcription. La copie due à Jean Preuss et Jérémie Felbinger, après avoir passé par plusieurs mains au cours du 18^e siècle, échoua à la Bibliothèque Nationale à Paris.

Une seconde copie fut effectuée à Kolozsvar dès que l'original y eût pénétré. C'est André Lachowski, ministre de la communauté polo-

⁸¹ D'après Wiszowaty, Sandius, p. 163. Bock, *Hist. Antitrinit.*, p. 652 indique que Mosheim essaya d'obtenir ce poème polonais de Samuel Crellius, mais en vain.

⁸² La copie du MS Lat. 10724 de la Bibliothèque Nationale à Paris correspond exactement à la cote du *Catalogus bibliothecae Corn. van Bynckershoek*, Hagae Comitum, P. de Hondt, 1743. Allwoerden, *Historia Michaelis Serveti*, 1727, p. 139-140, avait projeté d'en publier *Historia de morte*, mais il s'aperçut que des passages de celle-ci dans *l'Histoire de l'Eglise* de Jean Uytenbogaert, répétés d'après le *Contra libellum Calvinii*, étaient identiques avec ceux de Preuss.



naise d'exilés de cette localité qui la fit à l'usage de Christophe Crellius-Spinowski, alors pasteur des Frères Polonais à Kluczbork, en Silésie.

Je suppose que Crellius-Spinowski, lors de ses séjours en Angleterre (en 1662 ou 1666) en vue de recueillir des secours en faveur des exilés polonais, fut celui qui avait découvert chez quelqu'un un exemplaire de Servet. Il le fit passer à Szent-Ivanyi qu'il avait d'abord recommandé en 1664 à ses amis anglais – tel Henry Hedworth – et qu'il rencontra ensuite en 1666⁸³. Voilà ce qui explique l'origine de la copie de Kolozsvar effectuée pour Spinowski. Il se peut même que celui-ci se soit engagé à remettre une telle copie à la personne qui avait confié l'original aux unitariens de Transylvanie. Cette copie-là n'a pas été jusqu'ici retrouvée. L'original, après les péripéties que l'on sait, fut offert à la Bibliothèque de Habsbourg.

Samuel Crellius, dernier théologien des Frères Polonais, hérita de son père son intérêt pour Servet. Il penchait nettement vers l'unitarisme du 18^e siècle et fut reçu avec bienveillance par Locke et Newton⁸⁴. Il se procura pour son usage personnel la copie de *Restitutio* faite d'après l'exemplaire de son beau-père Preuss et conservée dans les manuscrits des Remontrants à Rotterdam (No. 503). De ses études sur Servet il livra à la publication, en 1719⁸⁵, *Annotationes quaedam*. Ce fut pour rectifier et compléter un article de Michel de la Roche, selon lequel le servetisme était "un socinianisme outré et raffiné". D'après Crellius, Servet n'aurait pas condamné Socin dans la question du Messie; en ce qui concerne la rédemption du Christ, "Servet la concevait beaucoup mieux que Socin".

Les *Annotations* suivantes, Crellius les écrivit à Amsterdam, en 1748, peu avant sa mort. Elles précèdent le manuscrit de Rotterdam.

L'éveil de l'intérêt pour Servet chez les théologiens, philosophes et historiens du 18^e siècle les incitait à se tourner vers les Frères Polonais et vers la Pologne. Cela donne même lieu à des falsifications et supercheres. En Allemagne notamment des trafiquants prétendaient pou-

⁸³ S. Kot, *L'influence des Frères Polonais en Angleterre. La Réforme en Pologne*, 1936, vol. VII-VIII 240.

⁸⁴ *Ibid.* p. 244.

⁸⁵ *Bibliotheca Hist. Phil. Theol.* (dite *Bibliotheca Bremensis*), I Bremen 1719, pp. 739-60; reproduction à Amsterdam en 1724, pp. 586-612, mentionne deux exemplaires imprimés de *Christianismi Restitutio* de sa connaissance.



voir acquérir en Pologne, avec de grosses difficultés, des écrits de Servet moyennant des prix élevés⁸⁶.

Il est possible que S. Crellius ait facilité l'envoi des copies de *Restitutio*, mais sans donner des informations erronées⁸⁷. Il semble d'ailleurs qu'il n'ait pas réussi à retrouver les documents dont avait disposés S. Lubieniecki et, en partie encore, B. Wiszowaty. Ces documents se trouvaient aux mains de leurs coreligionnaires chassés de Pologne et établis en Prusse orientale (Kąsinowo-Andreaswalde, Rudawki, Bor-ki). C'est là que l'on retrouve leurs dernières traces et c'est là qu'elles s'égarèrent. F. S. Bock qui prit connaissance à cette source des actes synodaux des Frères Polonais, n'y trouva plus les documents relatifs à Servet que ses prédécesseurs avaient utilisés.

APPENDICE

PRÉFACE AU TRAITÉ DE SERVET

ALPHONSI LYNCURII TARRACONENSIS

PIO LECTORI SALUTEM

Non possum (amice lector) non vehementer dolere de morte pii et docti viri Michaelis Serueti, alias Reuues, patriotae mei, cum quo et vitae et studiorum non mediocris erat mihi coniunctio, cui tanta inerat ingenii acrimonia, iudicii perspicacia, spiritus sublimitas, ut vel antiquorum vel recentiorum theologorum nemini cederet. Is cum multa apud Gallos passus esset, ac etiam apud Germanos, in Italiam transire decreverat, et in libera Venetorum civitate degens, universum antiquum Testamentum, quam brevissimis Commentariis illustrare, ubi (ut idem mihi saepe et praesens et absens indicaverat) se facile demonstraturum pollicebatur nullam esse (sic enim loqui solebat) syllabam quae hominem illum divinissimum Jesum Christum redemptorem non praefiguraret. Sermones insuper multos ad cognitionem veritatis cum primis utiles editurus erat, quorum maximam fere partem sua mecum benignitate communicaverat sub iis (ni fallor) titulis

De vera scripturarum Intelligentia

De origine deffectus ab Apostolorum doctrina

De potentia veritatis

⁸⁶ Un nommé B. G. Serpilius informait en 1721 avoir en sa possession des exemplaires des dialogues *De Trinitate* acquis en Pologne où il avait étudié et fait connaissance de la famille Schlichtyng; en dépit des reproductions – écrivait-il – les écrits de Servet sont très chers, leur prêt étant puni de la peine de mort (J. H. a Seelen, *Selecta Litteraria*, éd. 2 Lubecae 1726, p. 54). E. M. Wilbur constate que de prétendus originaux *De Trin. err.* dans certaines bibliothèques proviennent des falsifications de Serpilius et indique des détails qui trahissent la reproduction.

⁸⁷ Par exemple, selon toute probabilité, le MS III A 8, à la Bibliothèque Universitaire d'Amsterdam.



De vera unius Dei cognitione
 De errore Triadis
 De verbo et Spiritu sancto
 De exaltatione hominis Jesu
 De natura et ministerio Angelorum
 De zelo et scientia
 De efficacia fidei
 De vi charitatis
 De corpore, anima et spiritu
 De natis et regenitis
 De vocatione et electione
 De praescientia et praedestinatione
 De humanis operibus et ceremoniis
 De baptismo aquae et spiritus
 De coena Domini
 De peccato et satisfactione
 De iustificatione
 De timore et amore Dei
 De vera Ecclesia
 De capite et membris
 De dormitione sanctorum
 De resurrectione mortuorum et viventium immutatione
 De die iudicii
 De beatitudine electorum et pleraqua alia, quae vir ille indefessus stilo non satis culto paraverat, in quo non multam sane curam adhibuit, utpote, qui in reconditis Scripturae sensibus et misteriis Dei interpretandis totum studium collocaret. Sed alto Dei consilio effectum est, ut tantus vir violenta morte in transitu interceptus extingueretur, vivus Genevae Allobrogum pro heresiarcha combustus, quod ab aliorum opinionibus recessisset, palpabiles de Deo et eius Filio modernis theologis quos theosophistas et philosophos vocat errores obiciens, unum tantum natura Deum patrem scilicet omnium conditorem, et unum Dei filium Jesum hominem crucifixum ostendens, Deorum triplicitatem cerberum vocans, in qua opinione constantissime mori voluit nequaquam dubitans quin verissimam de Deo et eius Filio fidem ex Scripturis in quibus omnem suam aetatem studiose consumpserat, assecutus esset, praesertim ex libris sanctorum virorum Irenei, Ignatii et Tertulliani qui de Filio Dei omnino aliter et multo verius senserunt quam moderni theologo, utpote qui Apostolis propinquo, adhuc illorum doctrinam integram conservassent, et Scripturae simplicitatem secuti, nichil sophisticum aut philosophicum miscuissent. Horum igitur dogmata iam a modernis oblitterata, Michael noster in memoriam reducere cupiebat et veram religionem ac pietatem quasi sepultam revocare. Ego igitur, ex eius fragmentis, quae plurima apud me extant, hanc Jesu Christi Filii Dei declarationem ad ipsorum gloriam et piorum utilitatem publicare volui, simul cum quatuor sermonibus eiusdem de vera Scripturarum intelligentia, de errore Triadis, de verbo et Spiritu Sancto et de exaltatione hominis Jesu, ut agnoscat pius lector, quantum ille in Dei ecclesia profecisset si ad suam naturalem metam pervenisset. Sed voluntas Patris fuit ut evangelicam veritatem suo sanguine confirmaret, neque



enim ad martirium cum tali constantia et fervore frustra eum vocavit. Quod autem eam triplicitatem cerberum appellaret et hypostases medicorum, ad id magno in Deum patrem et Jesum eius filium zelo impellebatur sibi conscius tantu merrorem et divinae Maiestati valde contumeliosum in quo theologi fere omnes tam profunde obdormuissent, posse quovis monstruosae rei nomine appellari, veluti nos dialectici quodlibet falsum sophisma sphingem, hydram, chimeram nuncupare solemus. Sic etiam plerique evangelii professores symbolicum panem, qui usque ad haec ferme tempora pro vero numine cultus fuit, Deum panarium vel furfuraceum non sine maximo aliorum offendiculo libere appellitarunt. Tanta est inveteratae consuetudinis vis et autoritas, ut omnino horrendum ac blasphemum videatur ipsam falsitatem etiam palpabilem minus honestis nominibus dedecorare. Verum si illius Grecaicae triadis ex huius doctissimi viri libellis, licet incultis, falsitas detegatur, non amplius piaculum videbitur illam et cerberum et alio quovis turpiori vocabulo nuncupare et quod consuetudinis pessimi tyranni potentia tam horrendum et intractabile facere videbatur, cognita demum veritate et contrario usu paulatim invalescente facile mitescet ac cicurabitur. Vale pie lector et sincero spiritu lege ac diiudica.

